

FREE EDITION

Gustave
Flaubert

Correspondance
3e série.
1852-1854

www.eBooksLib.com

Correspondance 3e série. 1852–1854

Flaubert, Gustave

[Table des matières](#)

[A propos de eBooksLib.com](#)

[Copyright](#)

1852 T 3

à Louise Colet.

en partie inédite. Croisset lundi soir, 1 heure de nuit 27 juillet 1852.

J'en aurais encore pour quinze grandes journées de travail à revoir toute ma première partie. J'y découvre de monstrueuses négligences. Mais je t'ai promis pour la semaine prochaine de venir ; je ne manquerai pas à ma promesse. Ce ne sera pas lundi, mais mercredi ; je resterai une huitaine.

Nous devons aller à Trouville (où ma mère a besoin) vers le 15. Si je ne reviens pas exprès pour ton prix, chose que je ne puis te promettre, je viendrai te faire une petite visite dans les premiers jours de septembre, quand je ne serai pas encore bien en train et que le scénario de ma seconde partie sera bien retravaillé. Voilà sept à huit jours que je suis à ces corrections, j'en ai les nerfs fort agacés. Je me dépêche et il faudrait faire cela lentement. Découvrir à toutes les phrases des mots à changer, des consonances à enlever, etc. ! Est un travail aride, long et très humiliant au fond. C'est là que les bonnes petites mortifications intérieures vous arrivent. J'ai lu

mes vingt dernières pages hier à Bouilhet qui en a été content ; pourtant, dimanche prochain je lui relis tout. Je ne t'apporterai rien ; avec toi j'ai de la coquetterie, et je ne te montrerai pas une ligne avant que je n'aie complètement fini, quelque envie que j'aie de faire le contraire. Mais c'est plus raisonnable ; tu n'en jugeras que mieux et n'en auras que plus de plaisir si c'est bon. Encore une longue année !

J'ai reçu l'eau Taburel, l'article et la poudre.

Pourquoi la poudre ? Je me sers depuis des années d'odontine de Lepelletier, qui est une très bonne chose. Enfin je vais user de cette poudre en ton honneur.

Les vers du *pays* sont parus. (merci pour nous deux, ma pauvre chérie.) un journal de Rouen les a reproduits le lendemain. Hier j'ai été voir à Rouen une ascension aérostatique de Poittevin ; c'est fort beau. J'ai été dans une vraie admiration.

—de tes deux pièces de vers, il n'y a de vraiment *bon* que le milieu de la *place-royale* ; la fin est bien molle. Pourquoi donc ne donnes-tu pas plus cours à ton talent pittoresque ? Tu es plus pittoresque et dramatique que sentimentale, retiens cela ; ne crois pas que la plume ait les mêmes instincts que le coeur. Ce n'est pas dans le vers de sentiment que tu réussis, mais dans le vers *violent* ou imagé, comme toutes les natures méridionales. Va donc dans cette voie

franchement ; il y a, dans cette pièce de la *place-royale* , de charmantes choses, comme rareté et compréhension plastique, et qui sont à toi, au moins qui sont neuves. Dans quatorze à seize mois, quand j'aurai un logement à Paris, je te rendrai la vie dure, va, et je te traiterai virilement comme tu le mérites.

Oui, c'est une étrange chose que la plume d'un côté et l'individu de l'autre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux l'antiquité que moi, qui l'ait plus rêvée, et fait tout ce qu'il a pu pour la connaître ?

Et je suis pourtant un des hommes (en mes livres) les moins antiques qu'il y ait. à me voir d'aspect, on croirait que je dois faire de l'épique, du drame, de la brutalité de faits, et je ne me plais au contraire que dans les sujets d'analyse, d'anatomie, si je peux dire. Au fond, je suis l'homme des brouillards, et c'est à force de patience et d'étude que je me suis débarrassé de toute la graisse blanchâtre qui noyait mes muscles. Les livres que j'ambitionne le plus de faire sont justement ceux pour lesquels j'ai le moins de moyens.

Bovary, en ce sens, aura été un tour de force inouï et dont moi seul jamais aurai conscience : sujet, personnage, effet, etc., tout est hors de moi.

Cela devra me faire faire un grand pas par la suite.

Je suis, en écrivant ce livre, comme un homme qui jouerait du piano avec des balles de plomb sur chaque phalange. Mais quand je saurai bien mon doigté, s'il me tombe sous la main un air de mon goût et que je puisse jouer les bras retroussés, ce sera peut-être bon. Je crois, du reste, qu'en cela je suis dans la ligne. Ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres. L'art n'a rien à démêler avec l'artiste. Tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune ; toutes les couleurs sont belles, il s'agit de les peindre. Lis-tu l' *âne d'or* ? Tâche donc de l'avoir lu avant que je n'arrive, que nous en causions un peu. Je t'apporterai Cyrano. Voilà un fantaisiste, ce gaillard-là, et un vrai encore ! Ce qui n'est pas commun. J'ai lu le volume de Gautier : piteux !

Par-ci par-là une belle strophe, mais pas une pièce.

C'est éreinté, recherché ; toutes les ficelles sont en jeu. On sent un cerveau qui a pris des cantharides. érection de mauvaise nature, comme celle des gens qui ont les reins cassés.

Ah ! Ils sont vieux tous ces grands hommes, ils sont vieux, ils bavachent sur leur linge. Ils ont fait tout ce qu'il faut pour cela, du reste.

Sois tranquille, le jeune homme aura son paquet, non pas par moi (ça pourrait être jugé partial), mais par Bouilhet qui s'en charge.

J'irai après–demain à Rouen pour toi et huit jours après nous nous verrons donc ! Comme je te serrerai dans mes bras avec plaisir, comme je t'embrasserai ! Adieu, chère Louise bien–aimée, mille baisers sur les yeux et sous le col.

Je te rapporterai tous tes livres et journaux. Je t'écrirai samedi ou dimanche pour te dire le jour précis de mon arrivée.

à la même.

entièrement inédite. dimanche soir, 11 heures 1^{er} août.

Après–demain, à cette heure–ci je serai avec toi.

Attends–moi, mardi, vers 9 ou 10 heures.

J'ai retrouvé la pièce des *yeux* et te l'apporte.

à toi, à bientôt.

Ton G.

Ce sont de bonnes lettres, cela, n'est–ce pas ?

Quoiqu'elles ne soient pas longues. J'écrirai la prochaine avec moins de plaisir.

Mille baisers encore.

à la même.

entièrement inédite. 9 heures du soir 4 août 1852.

Je tombe sur les bottes (expression que je t'expliquerai).

Dieu ! Que c'est mauvais, que c'est mauvais !

J'en suis gêné. Et les orgues de barbarie qui n'arrêtent pas !

J'y suis depuis 3 heures. Je sors pour aller dîner. Duplan vient à 10 heures.

Je travaillerai tard cette nuit.

Adieu, mille baisers. à demain, le plus tôt possible, mais je veux te porter *tout* achevé.

à la même.

entièrement inédite. mercredi, minuit. 1^{er} septembre.

Chère et bonne Louise, j'ai été tantôt à Rouen (j'avais à y chercher un Casaubon à la bibliothèque) et j'ai rencontré par hasard le jeune Bouilhet chez lequel je devais aller ensuite. Il m'a montré ta lettre. Permits–moi de te donner, ou plutôt

de vous donner un conseil d'ami et, si tu as quelque confiance en mon flair, comme tu dis, suis-le ; je te demande ce service pour toi. Ne publie pas la pièce qu'il t'a adressée. Voici mes raisons : elle vous couvrirait de ridicule tous les deux. Les petits journaux qui n'ont rien à faire ne manqueraient pas de blaguer sur *les regards de flamme* , les *bras blancs* , le *génie* , etc...

et la reine ! surtout. Ne touchez pas à la reine deviendrait un proverbe. Cela te ferait du tort, sois-en sûre. S'ils étaient bons, ces vers, au moins ; mais c'est que la pièce est assez médiocre en elle-même (je la connaissais et ne t'en avais point parlé pour cela). Tu t'es d'ailleurs révoltée toi-même contre cette association du physique et du moral que je trouve ici outrée et même maladroite.

Qui ne vante nos vers qu'en vantant nos beaux yeux. On vous associerait dans un tas de charges.

La pièce, étant la plus faible jusqu'à ce jour que Bouilhet ait faite, lui nuirait (songes-y un peu) et, quant à toi, à part la petite gloriole d'un instant de la voir imprimée, te ferait peut-être un mal plus sérieux. Il n'avait point réfléchi à tout cela et riait seulement de ta résolution. Nous sommes convenus qu'il t'en referait une plus sérieuse et plus publiable. Tu es une très belle femme mais meilleur poète encore, crois-moi. Je saurais où en aller trouver qui aient la taille plus mince, mais je n'en connais pas d'un esprit plus

haut quand toutefois le..., que j'aime entre parenthèses, ne le fait pas décheoir. Tu vas te révolter, je le sais bien ; mais je te conjure de réfléchir et, plus, *je te supplie* de suivre mon avis.

Si tu avais toujours eu un homme aussi sage que moi pour te conseiller, bien des choses fâcheuses ne te seraient pas arrivées. Comme artiste et comme femme, je ne trouve pas cette publication *digne* .

Le public ne doit rien savoir de nous. Qu'il ne s'amuse pas de nos yeux, de nos cheveux, de nos amours. (combien d'imbéciles accueilleront ces vers d'un gros rire !) c'est assez de notre coeur que nous lui délayons dans l'encre sans qu'il s'en doute. Les prostitutions personnelles en art me révoltent, et Apollon est juste : il rend presque toujours ce genre d'inspiration languissante ; c'est du commun. (dans la pièce de Bouilhet il n'y a pas un trait neuf ; on y sent, en dessous, une patte habile ; voilà tout.) console-toi donc et attends une autre pièce où tu seras chantée mieux de toute façon et d'une manière plus durable. C'est une affaire convenue, n'est-ce pas ?

Si quelqu'un t'outrage là-dessus, comment répondre ?

Il faut pour ces genres d'apothéoses une oeuvre *hors ligne* . Alors ça dure, fût-ce adressé à des crétins ou à des bossus. Sais-tu ce qui te manque le plus, à toi ? Le *discernement* .

On en acquiert en se mettant des éponges d'eau froide sur la tête, chère sauvage.

Tu fais et écris un peu tout ce qui te passe par la cervelle, sans t'inquiéter de la conclusion ; témoin la pièce des *fantômes* .

C'était une belle idée et le début est magistral, mais tu l'as éreintée à plaisir. Pourquoi la femme spéciale, au lieu de la femme en général ? Il fallait, dans la première partie, montrer l'indifférence de l'homme et, dans la seconde, l'impression morne de la femme. Si ses fantômes sont plus nets, c'est qu'ils ont passé moins vite ; c'est qu'elle a aimé et que l'homme n'a fait que jouir.

Chez l'un c'est froid, chez l'autre c'est triste. Il y a oublié chez l'un et rêvé chez l'autre, étonnement et regret. C'est donc à refaire.

Voilà que tu deviens bonne. Ce qui t'est personnel est plus faible maintenant que ce qui est imaginé (tu as été moins large en parlant de la femme que de l'homme). J'aime ça, que l'on comprenne ce qui n'est pas nous ; le génie n'est pas autre chose, ma vieille : avoir la faculté de travailler d'après un modèle imaginaire qui pose devant nous. Quand on le voit bien, on le rend.

La forme est comme la sueur de la pensée ; quand elle s'agite en nous, elle transpire en poésie.

Je reviens aux *fantômes* . Je garderais jusqu'au chapitre iii et je ferais un parallélisme plus serré.

Il faut aussi que l'on sente plus nettement les deux voix qui parlent. En un mot ta pièce (telle qu'elle est)

est au début large comme l'humanité et, à la fin, étroite comme l'entre–deux des cuisses.

Ne te laisse pas tant aller à ton lyrisme. Serre, serre, que chaque mot porte. La fin des *fantômes* bavache et n'a plus de rapport avec le commencement.

Il n'y a pas de raison avec un tel procédé pour t'arrêter ; il ne faut pas rêver, en vers, mais donner des coups de poings.

Je ne fais point de remarque marginale sur la seconde partie, parce que presque rien ne m'en plaît ; mais ce qui me plaît c'est ta bonne lettre de ce matin. Tu m'as dit un mot qui me va au coeur : « je ferai quelque chose de beau, dussé–je en crever. » voilà un mot, au moins. Reste toujours ainsi et je t'aimerai de plus en plus, si c'est possible.

C'est par là surtout que tu seras mon épouse *légitime* et fatale.

Bouilhet va s'occuper des journaux de Rouen.

Ce sont des brutes, des ânes, etc... faire un article sérieux dans l'une de ces feuilles, c'est du temps complètement perdu de toute façon. Est-ce qu'on lit à Rouen ?

Je voulais faire de toi un portrait littéraire, si je l'avais pu toutefois, non pas à la Sainte-Beuve, mais comme je l'entends. Il m'aurait fallu pour cela te relire en entier ; ce serait pour moi un travail d'un bon mois. C'est comme pour *Melaenis* , j'y ferai un jour une préface. Quoi qu'il en soit, si tu me trouves dans un journal de Paris une grande colonne, je t'y dirai des douceurs sincères. Mais quant à Rouen, outre que la chose me répugne *parce que c'est Rouen* (comprends ça), cela ne te servirait à rien, ne te ferait pas vendre *un* volume, ni apprécier d' *un* être humain.

Comme l'histoire de Babinet m'a amusé ! Que je te remercie de me l'avoir envoyée ! (...) à propos de Babinet il me vient des idées sur son compte. On ne prête pas (dans les idées du monde et il faut songer qu'il n'y a que nous qui ne les ayons pas, les idées du monde), d'ordinaire dis-je, on ne prête pas à une femme le *musée secret de Naples* , c'est-à-dire un album lubrique, pour des prunes. Cela fait entre le prêteur et l'emprunteuse un compromis (pardon, je ne voulais pas faire de calembour, c'est un terme de droit).

On a un petit secret qui vous lie, et concernant l'article, qui pis est. Donc ne t'étonne pas si Babinet, un de ces jours, fait quelque tentative.

Tout l'institut viendra s'agenouiller sur ton tapis, c'est écrit. C'est, du reste, une belle liaison d'idées qu'il a eue. Il cherchait l' *âne d'or* .

« je ne le trouve pas, s'est-il dit ; voyons, qu'est-ce que je lui apporterais bien ? De l'antique et du sale, tout ensemble. Ah ! Le *musée secret* . » et il l'a mis dans sa poche.

Le capitaine est un farceur. Un homme comme lui ne s'ébouriffe pas de deux ou trois mots grossiers que j'aurai pu dire. Il a voulu causer et voir ta mine.

La lettre de Madame Didier m'a assez amusé !

Ce fragment de pamphlet qu'elle cite a peut-être raison. Nous avons peut-être besoin des barbares.

L'humanité, vieillard perpétuel, prend à ses agonies périodiques des infusions de sang.

Comme nous sommes bas ! Et quelle décrépitude universelle !

Les trois XXX dans ta lettre, au bout du nom de David, me donnent à penser. Est–ce qu'il ressemblerait au roi musicien de la bible que j'ai toujours suspecté d'avoir pour Jonathan un amour illicite ? Est–ce cela que tu as voulu dire ? Un homme aussi sérieux, du reste, doit être calomnié.

S'il est chaste, on le répute pédéraste ; c'est la règle. J'ai également eu dans un temps cette réputation. J'ai eu aussi celle d'impuissant. Et Dieu sait que je n'étais ni l'un ni l'autre.

Quelle est cette cantatrice admiratrice de mon frère ? Comme je m'amuse à causer avec toi ! Je laisse aller ma plume sans songer qu'il est tard.

Cela me délasse de t'envoyer, au hasard, toutes mes pensées, à toi, ma meilleure pensée du coeur.

J'ai été bien triste les premiers jours de mon retour. Je suis en train maintenant ; je ne fais que commencer, mais enfin la roue tourne.

Tu parles des misères de la femme ; je suis dans ce milieu. Tu verras qu'il m'aura fallu descendre bas, dans le puits sentimental. Si mon livre est bon, il chatouillera doucement mainte plaie féminine ; plus d'une sourira en s'y reconnaissant.

J'aurai connu vos douleurs, pauvres âmes obscures, humides de mélancolie renfermée, comme vos arrière–cours de province, dont les murs ont de la mousse.

Mais c'est long... c'est long ! Mes bras fatigués retombent quelquefois. Quand me reposerai–je quelques mois seulement ? Quand nous goûterons–nous tous deux, à loisir et en liberté ? Voilà encore une longue année devant nous et l'hiver, toi avec les omnibus dans les rues boueuses, les nez rouges, les paletots et le vent sous les portes ; moi avec les arbres dépouillés, la Seine blanche et, six fois par jour, le bateau à vapeur qui passe.

Patience, travaillons. L'été se passera. Après l'été je serai presque à la fin, et ensuite j'irai piquer ma tente près de toi, dans un antre désert, mais où tu seras.

Tu m'as mis à la fin de tes *fantômes* . J'en ai aussi, moi, en deçà de toi, et de plus nombreux !

Fantômes possédés, fantômes désirés surtout, ombres égales maintenant. J'ai eu des amours à tous crins, qui renflaient dans mon coeur, comme des cavales dans les prés. J'en ai eu d'enroulés sur eux–mêmes, de glacés et de longs comme des serpents qui digèrent. J'ai eu plus de concupiscences que je n'ai de cheveux perdus. Eh bien, nous devenons vieux, ma belle ; soyons–nous notre dernier fantôme, notre dernier mensonge ; qu'il soit béni, puisqu'il

est doux ! Qu'il dure longtemps, puisqu'il est fort.

Adieu, je t'embrasse toute entière.

à la même.

en partie inédite. Croisset samedi, 5 heures 4 septembre 1852.

Nous ne sommes pas, à ce qu'il paraît, dans une bonne passe matérielle. Il y a sympathie (sympathie veut dire qui souffre ensemble) ; sans vouloir comparer mes tracas aux tiens, j'en ai ma petite dose. Je suis si embêté de mon entourage que je n'en ai pas travaillé cet après-midi. C'est ma mère qui pleure, qui s'aigrit de tout, etc. !

(quelle belle invention que la famille !) elle vient dans mon cabinet m'entretenir de ses chagrins domestiques. Je ne peux la mettre à la porte, mais j'en ai fort envie. Je me suis réservé dans la vie un très petit cercle, mais une fois qu'on entre dedans je deviens furieux, rouge.

J'avais ainsi tout supporté de Du Camp. Quand il a voulu l'envahir, j'ai allongé la griffe.

Aujourd'hui elle prétend que ses domestiques l'insultent (ce qui n'est pas). Il faut que je raccommode tout, que je les engage à aller faire des excuses quand ils n'ont pas tort. J'en

ai plein mon sac, par moments, de tout cela. Je vais être, en outre, dérangé (mais je m'arrangerai pour qu'on ne me dérange pas) par une cousine qui vient ici passer deux mois. Que ne peut-on vivre dans une tour d'ivoire ! Et dire que le fond de tout cela, c'est ce malheureux argent, ce bienheureux métal argent, maître du monde ! Si j'en avais un peu plus, je m'allégerais de bien des choses. Mais, d'année en année, mon boursicot diminue et l'avenir, sous ce rapport, n'est pas gai. J'aurai toujours de quoi vivre, mais pas comme je l'entends. Si mon brave homme de père avait placé autrement sa fortune, je pourrais être sinon riche, du moins dans l'aisance ; et quant à en changer la nature, ce serait peut-être une ruine nette. Quoi qu'il en soit, je n'avais aucun besoin des 200 francs que tu m'as envoyés. Les reveux-tu ? Ma première idée, ce matin, a été de te les renvoyer aussitôt ; mais avec toi, il faut mettre des gants. J'ai eu peur que tu ne prisses cela pour une réponse tacite à ta lettre de ce matin et que tu ne pensasses que j'ai cru y voir une espèce de petite sollicitation indirecte. Voilà pourquoi ! Mais ne te gêne donc pas et, sans vergogne, redemande-les-moi, s'ils peuvent te faire plaisir.

Je n'ai, moi, aucune dette et, par conséquent, besoin de rien maintenant. Quant aux 300 autres, tu me les rendras pour faire imprimer les affiches de *saint Antoine* . C'est convenu.

Tu ne m'as pas répondu relativement à *ton* article. Envoie chez Bouilhet, si tu veux, le *musée secret* ; il s' *amusera* avec. Il est du reste un peu calmé relativement à la mère Roger, et je crois qu'il va se mettre sérieusement à son drame.

Son intention est toujours de quitter Rouen cet hiver. Il n'en peut plus de leçons (il devient rebours, et il y a de quoi) et ne veut plus en donner, mais comment vivra-t-il là-bas ? As-tu trouvé justes mes observations sur les *fantômes* ?

Il y a dans la *revue de Paris* , va de suite la lire à un cabinet de lecture, deux grandes pages de Jourdan et deux citations ; une des *tableaux vivants* , une autre de *l'orgueil* . L'ensemble est élogieux, mais avec quelques conseils singulièrement pareils à ceux de ma dernière lettre.

Aussi, quand j'ai lu le numéro en m'éveillant, le lendemain, cela m'a fait un drôle d'effet.

Du Camp *n'a pas signé* le numéro. Est-ce parce qu'on y faisait ton éloge ? Dans la chronique, du ton le plus bas, le philosophe est injurié, sans raison, à propos de rien. La suite du roman de Gozlan est ignoble. Quel triste recueil ! Quant à cette chronique, que ces messieurs signent maintenant du nom anonyme de Cyrano (rien que cela de prétention !), c'est une infamie. Lorsqu'on parle aux gens d'une telle manière, il faut au moins porter sa carte de visite à son

chapeau.

J'ai écrit deux fois en Angleterre pour ton album et n'ai pas eu de réponse, ce qui m'étonne excessivement. Je connais en ce moment un jeune homme à Londres qui doit, je crois, bientôt revenir.

Veux-tu que je lui fasse écrire d'aller le prendre ?

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai fait huit pages de ma deuxième partie : la description topographique d'un village. Je vais maintenant entrer dans une longue scène d'auberge qui m'inquiète fort. Que je voudrais être dans cinq ou six mois d'ici ! Je serais quitte du pire, c'est-à-dire du plus vide, des places où il faut le plus frapper sur la pensée pour la faire rendre.

Ta lettre de ce matin aussi m'attriste. Pauvre chère femme, comme je t'aime ! Pourquoi t'es-tu blessée d'une phrase qui était au contraire l'expression du plus solide amour qu'un être humain puisse porter à un autre ? ô femme ! Femme, sois-le donc moins ! Ne le sois qu'au lit ! Est-ce que ton corps ne m'enflamme pas, quand j'y suis ? Ne m'as-tu pas vu te contempler, tout béant, et passer mes mains avec délices sur ta peau ? Ton image, en souvenir, m'agite ; et si je ne te rêve pas plus souvent, c'est qu'on ne rêve pas ce qu'on désire.

Hume bien l'air des bois cette semaine, et regarde les feuilles pour elles–mêmes ; pour comprendre la nature, il faut être calme comme elle.

Ne nous lamentons sur rien ; se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de l'existence.

Nous sommes faits pour la peindre, nous autres, et rien de plus. Soyons religieux. Moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les deux yeux. à force d'appeler la grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples et le soleil brille toujours pour les coeurs vigoureux qui se placent au–dessus des montagnes.

Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble), et je voudrais qu'il fût plus fort. Quand aucun encouragement ne vous vient des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte, vous alanguit, vous corrompt, vous abrutit, les gens *honnêtes* et *déliçats* sont forcés de chercher en eux–mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. Si la société continue comme elle va, nous reverrons, je crois, des mystiques comme il y en a eu à toutes les époques sombres. Ne pouvant s'épancher, l'âme se concentrera. Le temps n'est pas loin où vont revenir les langueurs universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un messie.

Mais, la base théologique manquant, où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore ? Les uns chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'art ; et l'humanité, comme la tribu juive dans le désert, va adorer toutes sortes d'idoles. Nous sommes, nous autres, venus un peu trop tôt ; dans vingt–cinq ans, le point d'intersection sera superbe aux mains d'un maître. Alors la prose (la prose surtout, forme plus jeune) pourra jouer une symphonie humanitaire formidable. Les livres comme le *satyricon* et l' *âne d'or* peuvent revenir, et ayant en débordements psychiques tout ce que ceux–là ont eu de débordements sensuels.

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir, avec leur éternelle prédication matérialiste. Ils ont nié la *douleur* , ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous.

Rien ne l'extirpera, rien ne la tarira. Il ne s'agit pas de la dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse), nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres. L'âme dort maintenant, ivre de paroles entendues ; mais elle aura un réveil frénétique où elle se livrera à des joies d'affranchi, car elle n'aura plus autour d'elle rien pour la gêner, ni gouvernement, ni religion, pas une formule quelconque. Les républicains de toute nuance me paraissent

les pédagogues les plus sauvages du monde, eux qui rêvent des organisations, des législations, une société comme un couvent. Je crois, au contraire, que les règles de tout s'en vont, que les barrières se renversent, que la terre se nivelle. Cette grande confusion amènera peut-être la liberté. L'art, qui devance toujours, a du moins suivi cette marche.

Quelle est la poésie qui soit debout maintenant ?

La plastique même devient de plus en plus presque impossible, avec nos langues circonscrites et précises et nos idées vagues, mêlées, insaisissables.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est donc, à force d'habileté, de serrer plus raide les cordes de la guitare tant de fois râclées et d'être surtout des virtuoses, puisque la naïveté à notre époque est une chimère. Avec cela le pittoresque s'en va presque du monde. La poésie ne mourra pas cependant ; mais quelle sera celle des choses de l'avenir ? Je ne la vois guère. Qui sait ? La beauté deviendra peut-être un sentiment inutile à l'humanité et l'art sera quelque chose qui tiendra le milieu entre l'algèbre et la musique.

Puisque je ne peux pas voir demain, j'aurais voulu voir hier. Que ne vivais-je au moins sous Louis XIV, avec une grande perruque, des bas bien tirés et la société de M Descartes ! Que ne vivais-je du temps de Ronsard ! Que ne vivais-je du temps de Néron ! Comme j'aurais causé avec

les rhéteurs grecs ! Comme j'aurais voyagé dans les grands chariots, sur les voies romaines, et couché le soir dans les hôtelleries, avec les prêtres de Cybèle vagabondant ! Que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès, pour souper avec Aspasia couronnée de violettes et chantant des vers entre des murs de marbre blanc ! Ah ! C'est fini tout cela, ce rêve-là ne reviendra plus. J'ai vécu partout par là, moi, sans doute, dans quelque existence antérieure. Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire romain, directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui étaient tout ensemble professeur, maquereau et artiste. Ce sont de belles balles, dans les comédies de Plaute, que ces gredins-là, et en les lisant il me revient comme des souvenirs. As-tu éprouvé cela quelquefois, le frisson historique ?

Adieu, je t'embrasse, tout à toi, partout.

à la même.

en partie inédite. Croisset lundi soir, minuit 13 septembre 1852.

J'ai été absent deux jours, vendredi et samedi, et je ne me suis guère amusé. Il a fallu à toute force aller aux Andelys voir un ancien camarade que je n'avais pas vu depuis plusieurs années et à qui, d'année en année, je promettais ma

visite.

J'ai été, étant très gamin, fort lié avec ce brave garçon qui est maintenant substitut, marié, élyséen, homme d'ordre, etc. ! Ah mon dieu ! Quels êtres que les bourgeois ! Mais quel bonheur ils ont, quelle sérénité ! Comme ils pensent peu à leur perfectionnement, comme ils sont peu tourmentés de tout ce qui nous tourmente !

Tu as tort de me reprocher de n'avoir pas plutôt employé mon temps à aller te voir. Je t'assure que ça m'eût fait un tout autre plaisir.

Comme tu m'écris, pauvre chère Louise, des lettres tristes depuis quelque temps ! Je ne suis pas de mon côté fort facétieux. L'intérieur et l'extérieur, tout va assez sombrement. *La Bovary* marche à pas de tortue ; j'en suis désespéré par moments. D'ici à une soixantaine de pages, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, j'ai peur que ça ne continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un livre, et compliquée surtout ! Ce que j'écris présentement risque d'être du Paul De Kock si je n'y mets une forme profondément littéraire. Mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit ? Il le faut pourtant, il le faut. Puis, quand je vais être quitte de cette scène d'auberge, je vais tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde et, si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut

complètement m'écarter du but, me le faire rater tout à fait. Au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour le reste une portée infinie. De là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur ! Je te tiens quitte des misères du foyer, de mon beau-frère, etc.

L'institutrice part demain pour Londres. Je lui ai donné une lettre pour miss Collier ; elle te rapportera ton album.

Ce matin j'ai donné à Bouilhet le billet de cette infortunée mère Roger. Je trouve cela franc d'intention. Elle *veut*, la malheureuse ! Comme les femmes se précipitent naïvement dans la gueule du loup ! Comme elles se compromettent à plaisir !

Elle viendra bientôt à Rouen et l'affaire se fera, tu verras cela. Une pitié me prend toujours au début de ces histoires, quand je les contemple. Le premier baiser ouvre la porte des larmes.

Quels sont ces récits ? C'est bien difficile en vers, une narration. Le drame est arrêté ? Tant mieux. J'ai connu un temps où tu en aurais fait déjà deux actes. Réfléchis, réfléchis avant d'écrire.

tout dépend de la conception. cet axiome du grand Goethe est le plus simple et le plus merveilleux résumé et précepte de toutes les oeuvres d'art possibles.

Il ne t'a pas manqué que la patience jusqu'à présent.

Je ne crois pas que ce soit le génie, la patience ; mais c'en est le signe quelquefois et ça en tient lieu. Ce vieux croûton de Boileau vivra autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. Dégage-toi de plus en plus, en écrivant, de ce qui n'est pas de l'art pur. Aie en vue le modèle, toujours, et rien autre chose. Tu en sais assez pour pouvoir aller loin ; c'est moi qui te le dis. Aie foi, aie foi. Je veux (et j'y arriverai) te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet, de la forme en elle-même, enfin, abstraction faite du sujet, comme tu t'enthousiasmait autrefois pour le sentiment, pour le coeur, pour les passions.

L'art est une représentation, nous ne devons penser qu'à représenter. Il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

Il me semble qu'il y a dix ans que je ne t'ai vue.

Je voudrais te presser sur moi dans mes défaillances.

Mais après ? –non ! Non ! Les jours de fête, je le sais, ont de trop tristes lendemains. La mélancolie elle-même n'est qu'un souvenir qui s'ignore. Nous nous retrouverons dans un an, mûris et *granitisés* . Ne te plains pas de la solitude.

Cette plainte est une flatterie envers le monde (si tu reconnais que tu as besoin de lui pour vivre, c'est te mettre au-dessous de lui). « si tu cherches à plaire, dit épictète, te voilà déchu. » j'ajoute ici : s'il te faut les autres, c'est que tu leur ressembles.

Qu'il n'en soit rien ! Quant à moi, la solitude ne me pèse que quand on m'y vient déranger ou quand mon travail baisse. Mais j'ai des ressorts cachés avec quoi je me remonte, et il y a ensuite hausse proportionnelle. J'ai laissé, avec ma jeunesse, les vraies souffrances ; elles ont descendu sur les nerfs, voilà tout. Adieu, chère bonne amie bien-aimée. Je t'embrasse longuement, tendrement, amplement.

Tu feras bien d'aller voir Jourdan. Il m'a eu l'air d'un brave homme. C'est une connaissance d'ailleurs à ne pas négliger.

à la même.

en partie inédite. Croisset dimanche soir, 11 heures 19 septembre 1852.

Tu me permettras, chère Louise, de ne pas te faire de compliments sur ton flair psychologique.

Tu crois tout ce que la mère Roger t'a débité, avec une bonne foi d'enfant. C'est une poseuse, cette petite femme. La

demande qu'elle a faite d'écrire à Bouilhet équivaut, selon moi, au geste d'ouvrir les cuisses. S'en doute-t-elle ? Ici est le point difficile à éclaircir. Je ne crois ni à sa constitution dérangée par les excès du mari, ni aux nuits passées « avec son esprit et avec son coeur » et cela surtout ne m'a semblé ni *vrai* , ni *senti* ; elle aime autre chose.

La passion de *tête* pendant 10 ans pour Jugo me paraît également une blague cyclopéenne. Le grand homme l'a dû savoir et, dès lors, en profiter en sa qualité de paillard qu'il est, à moins que cette passion ne soit encore une pose. Remarque qu'elle ne fait jamais que des demi-confidences, qu'elle n'avoue rien relativement à Enault. Il y a au fond de tout cela bien de la misère ! Qu'elle mente sciemment, il se peut que non. On n'y voit pas toujours clair en soi et, surtout lorsqu'on parle, le mot surcharge la pensée, l'exagère, l'empêche même. Les femmes, d'ailleurs, sont si naïves, même dans leurs grimaces, on prend si bien son rôle au sérieux, on s'incorpore si naturellement au type que l'on s'est fait ! Mais il y a d'autre part une telle idée reçue qu'il faut être chaste, idéal, qu'on doit n'aimer que l'âme, que la chair est honteuse, que le coeur seul est de bon ton. Le coeur !

Le coeur ! Oh ! Voilà un mot funeste ; et comme il vous mène loin !

L'envie de remonter chez toi, le jour du prix, la voiture qu'on attend sous la porte, à la pluie, etc., cela est vrai, par

exemple, de même que l'embêtement du poids marital à porter. Mais elle ne dit pas que, sous lui, elle rêvait un autre homme et, au milieu de son dégoût, peut-être y trouvait du plaisir, à cause de cela. Prédiction : ils se baiseron (…), elle te soutiendra encore qu'il n'y a rien et qu'elle aime seulement notre ami *de coeur ou de tête* . Ce brave organe génital est le fond des tendresses humaines ; ce n'est pas la tendresse, mais c'en est le *substratum* comme diraient les philosophes. Jamais aucune femme n'a aimé un eunuque et si les mères chérissent les enfants plus que les pères, c'est qu'ils leur sont sortis du ventre, et le cordon ombilical de leur amour leur reste au coeur sans être coupé.

Oui, tout dépend de là, quelque'humiliés que nous en soyons. Moi aussi je voudrais être un ange ; je suis ennuyé de mon corps, et de manger, et de dormir, et d'avoir des désirs. J'ai rêvé la vie des couvents, les ascétismes des brachmanes etc...

c'est ce dégoût de la guenille qui a fait inventer les religions, les mondes idéaux de l'art. L'opium, le tabac, les liqueurs fortes flattent ce penchant d'oubli ; aussi je tiens de mon père une sorte de pitié religieuse pour les ivrognes. J'ai comme eux la ténacité du penchant et les désillusions au réveil.

Que ma *Bovary* m'embête ! Je commence à m'y débrouiller pourtant un peu. Je n'ai jamais de ma vie rien

écrit de plus difficile que ce que je fais maintenant, du dialogue trivial ! Cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien. J'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter. J'ai à poser à la fois dans la même conversation cinq ou six personnages (qui parlent), plusieurs autres (dont on parle), le lieu où l'on est, tout le pays, en faisant des descriptions physiques de gens et d'objets, et à montrer au milieu de tout cela un monsieur et une dame qui commencent (par une sympathie de goûts) à s'éprendre un peu l'un de l'autre. Si j'avais de la place encore ! Mais il faut que tout cela soit rapide sans être sec, et développé sans être épaté, tout en me ménageant, pour la suite, d'autres détails qui là seraient plus frappants. Je m'en vais faire tout rapidement et procéder par grandes esquisses d'ensemble successives ; à force de revenir dessus, cela se serrera peut-être. La phrase en elle-même m'est fort pénible. Il me faut faire parler, en style écrit, des gens du dernier commun, et la politesse du langage enlève tant de pittoresque à l'expression !

Tu me parles encore, pauvre chère Louise, de gloire, d'avenir, d'acclamations. Ce vieux rêve ne me tient plus, parce qu'il m'a trop tenu. Je ne fais point ici de fausse modestie ; non, je ne crois à rien. Je doute de tout, et qu'importe ? Je suis bien résigné à travailler toute ma vie comme un nègre sans l'espoir d'une récompense quelconque. C'est un ulcère que je gratte, voilà tout. J'ai plus de livres en

tête que je n'aurai le temps d'en écrire d'ici à ma mort, au train que je prends surtout.

L'occupation ne me manquera pas (c'est l'important).

Pourvu que la providence me laisse toujours du feu et de l'huile ! Au siècle dernier, quelques gens de lettres, révoltés des exactions des comédiens à leur égard, voulurent y porter remède. On prêcha Piron d'attacher le grelot : « car enfin vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron » , dit Voltaire.

« c'est possible, répondit-il, mais je m'en fous comme si je l'étais » . Belle parole et qu'il faut suivre en bien des choses de ce monde, quand on n'est pas décidé à se faire sauter la cervelle. Et puis l'hypothèse même du succès admise, quelle certitude en tire-t-on ? à moins d'être un crétin, on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses oeuvres. Virgile même voulait en mourant qu'on brûlât l'*énéide* . Il aurait peut-être bien fait pour sa gloire. Quand on se compare à ce qui vous entoure, on s'admire ; mais quand on lève les yeux plus haut, vers les maîtres, vers l'absolu, vers le rêve, comme on se méprise !

J'ai lu ces jours derniers une belle chose, à savoir la vie de Carême le cuisinier. Je ne sais par quelle transition d'idées j'en étais venu à songer à cet illustre inventeur de sauces et j'ai pris son nom dans la *biographie universelle* . C'est magnifique comme existence d'artiste enthousiaste ; elle

ferait envie à plus d'un poète. Voilà de ses phrases : comme on lui disait de ménager sa santé et de travailler moins, « le charbon nous tue, disait-il ; mais qu'importe ? Moins de jours et plus de gloire » . Et dans un de ses livres où il avoue qu'il était gourmand « ... mais je sentais si bien ma vocation que je ne me suis pas arrêté à manger » . Ce *arrêté à manger* est énorme dans un homme dont c'était l'art.

Quand tu reverras Nefftzer, *ne lui parle plus* de l'article. Nous donnerions au contraire beaucoup maintenant pour qu'il ne paraisse pas (et je crois que notre désir sera accompli). Il vaut bien mieux avoir par devers nous quelque chose à leur reprocher, à ces braves messieurs nos amis, et au besoin à leur jeter à la figure ; donc n'en dis plus mot.

Je crois que les journaux de Rouen vont parler de toi ; du moins il y a promesse. Mais quel compte faire sur de semblables mannequins !

La publication, les gens de lettres, Paris, tout cela me donne des nausées quand j'y pense. Il se pourrait bien que je ne fasse *gémir* jamais aucune presse. à quoi bon se donner tant de mal ? Et le but n'est pas là d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, si je mets un jour les pieds dans cette fange, ce sera comme je faisais dans les rues du Caire pendant qu'il pleuvait, avec des bottes en cuir de Russie qui me monteront jusqu'au ventre.

C'est sur toi que ma pensée revient quand j'ai fait le cercle de mes songeries ; je m'étends dessus comme un voyageur fatigué sur l'herbe de la prairie qui borde sa route. Quand je m'éveille, je pense à toi et ton image, dans le jour, apparaît de temps à autre entre les phrases que je cherche. ô mon pauvre amour triste, reste–moi ! Je suis si vide ! Si j'ai beaucoup aimé, j'ai été peu aimé en revanche (quant aux femmes du moins) et tu es la seule qui me l'aies dit. Les autres, un moment, ont pu crier de volupté ou m'aimer en bonnes filles pendant un quart d'heure ou une nuit. Une nuit ! C'est bien long, je ne m'en rappelle guère. Eh bien, je déclare qu'elles ont eu tort ; je valais mieux que bien d'autres. Je leur en veux pour elles de n'en avoir pas profité ! Cet amour phraseur et emporté, la *nacre de la joue* , dont tu parles, et les *bouillons* de tendresse, comme eût dit Corneille, j'avais tout cela. Mais je serais devenu fou si quelqu'un eût ramassé ce pauvre trésor sans étiquette. C'est donc un bonheur : je serais maintenant stupide. Le soleil, le vent, la pluie en ont emporté quelque chose, beaucoup en est rentré sous terre, le reste t'appartient, va ; il est tout à toi, bien à toi.

Bouilhet t'enverra prochainement deux pièces pour être mises en musique (si cela se peut, ce dont il doute). Il est parti se coucher. Je te porterai demain moi–même cette lettre à la poste. Il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement ; quelle corvée ! Ce n'est pas l'enterrement qui m'attriste, mais la vue de tous les bourgeois qui y seront. La

contemplation de la plupart de mes semblables me devient de plus en plus odieuse, nerveusement parlant. Adieu, mille tendresses, mille caresses.

Nous nous reverrons à Mantes comme tu le désires.

Je te baise partout.

à toi. Ton Gustave.

à la même.

en partie inédite. Croisset, samedi soir 25 septembre 1852.

Ne me répète plus que tu me désires, ne me dis pas toutes ces choses qui me font de la peine.

à quoi bon ? Puisqu'il faut que ce qui est soit, puisque je ne peux travailler autrement. Je suis *un homme d'excès* en tout. Ce qui serait raisonnable pour un autre m'est funeste. Crois-tu donc que je n'aie pas envie de toi aussi, que je ne m'ennuie pas souvent d'une séparation si longue ? Mais enfin je t'assure qu'un dérangement matériel de trois jours m'en fait perdre quinze, que j'ai toutes les peines du monde à me recueillir et que, si j'ai pris ce parti qui t'irrite, c'est en vertu d'une expérience infaillible et réitérée. Je ne suis en veine tous les jours que vers 11 h du soir, quand il y a déjà

sept à huit heures que je travaille et, dans l'année, qu'après des enfilades de jours monotones, au bout d'un mois, six semaines que je suis collé à ma table.

Je commence à aller un peu. Cette semaine a été plus tolérable. J'entrevois au moins quelque chose dans ce que je fais. Bouilhet, dimanche dernier, m'a du reste donné d'excellents conseils après la lecture de mes esquisses ; mais quand est-ce que j'aurai fini ce livre ? Dieu le sait. D'ici là, je t'irai voir dans les intervalles, aux temps d'arrêt. Si je ne t'avais pas, je t'assure bien que je ne mettrais pas les pieds à Paris peut-être pas avant 18 mois. Lorsque j'y serai, tu verras comme ce que je dis est vrai, quant à ma manière de travailler, avec quelle lenteur ! Et quel mal !

La lettre de ton amoureux m'a fait bien rire d'abord, et en même temps bien pitié ! J'ai, du reste, reconnu là le langage de mon beau-frère. Ils en sont tous deux au même degré de folie. Je ne crois pas, comme toi, que ce qu'il dit sur ses propriétés soit un mensonge. On n'invente pas des phrases comme celles-là, à moins d'être Molière : « je n'ai qu'une propriété, la plus poétique qu'on puisse voir, située dans la ville de Montélimar et dominant toute la plaine du Rhône ; *pour l'agrément surtout* je l'estime plus de cent mille francs. » ce pauvre Pipon, que nous avons oublié !

Avais-je tort de soutenir qu'il devait être un pitoyable mathématicien ?

Ce que j'ai lu du pamphlet ne m'a point enthousiasmé : de grosses injures et beaucoup de placages de style. Il n'a pas donné le temps à sa colère de se refroidir. On n'écrit pas avec son coeur, mais avec sa tête, encore une fois, et si bien doué que l'on soit, il faut toujours cette vieille concentration qui donne vigueur à la pensée et relief au mot. Qu'il y aurait eu bien mieux à dire ! Mais j'attends la totalité pour t'en parler plus longuement. Je trouve que tu es sévère pour Gautier.

Ce n'est pas un homme né aussi *poète* que Musset, mais il en restera plus, parce que ce ne sont pas les poètes qui restent, mais les écrivains. Je ne connais rien de Musset qui soit d'un *art si haut* que le *saint-Christophe D'Ecija* . Personne n'a fait de plus beaux fragments que Musset, mais rien que des fragments ; pas une oeuvre ! Son inspiration est toujours trop personnelle, elle sent le terroir, le parisien, le gentilhomme ; il a à la fois le sous-pied tendu et la poitrine débraillée. Charmant poète, d'accord ; mais grand, non. Il n'y en a eu qu'un en ce siècle, c'est le père Hugo. Gautier a un monde poétique fort restreint, mais il l'exploite admirablement quand il s'en mêle. Lis le *trou du serpent* , c'est cela qui est vrai et atrocement triste. Quant à son *Don Juan* , je ne trouve pas qu'il vienne de celui de *Namouna* , car chez lui il est tout extérieur (les bagues qui tombent des doigts amaigris, etc.), et chez Musset tout moral.

Il me semble, en résumé, que Gautier a raclé des cordes plus neuves (moins byroniennes) et, quant au vers, il est plus consistant. Les fantaisies qui nous (et moi tout le premier) charment dans *Namouna*, cela est-il bon en soi ? Quand l'époque en sera passée, quelle valeur intrinsèque restera-t-il à toutes ces idées qui ont paru échevelées et flatté le goût du moment ?

Pour être durable, je crois qu'il faut que la fantaisie soit monstrueuse comme dans Rabelais.

Quand on ne fait pas le Parthénon, il faut accumuler des pyramides. Mais quel dommage que deux hommes pareils soient tombés où ils en sont !

Mais s'ils sont tombés, c'est qu'ils devaient tomber.

Quand la voile se déchire, c'est qu'elle n'est pas de trame solide. Quelque admiration que j'aie pour eux deux (Musset m'a excessivement enthousiasmé autrefois, il flattait mes vices d'esprit : lyrisme, vagabondage, crânerie de l'idée et de la tournure), ce sont en somme deux hommes du second rang et qui ne font pas peur, à les prendre en entier. Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création. Ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux.

Est–ce qu'on ne croit pas à l'existence de Don Quichotte comme à celle de César ?

Shakespeare est quelque chose de formidable sous ce rapport. Ce n'était pas un homme, mais un continent ; il y avait des grands hommes en lui, des foules entières, des paysages. Ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux–là ; ils sont forts en dépit de toutes les fautes et à cause d'elles. Mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo, en ce siècle, enfoncera tout le monde, quoiqu'il soit plein de mauvaises choses ; mais quel souffle ! Quel souffle ! Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part : c'est que les très grands hommes écrivent souvent fort mal, et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme, mais chez les seconds (Horace, La Bruyère). Il faut savoir les maîtres par coeur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours. Comme instruction technique, on trouve plus de profit à tirer des génies savants et habiles. Adieu, j'ai été dérangé tout le temps de ma lettre ; elle ne doit pas avoir le sens commun.

Je t'embrasse de la plante des pieds au haut des cheveux.

à toi, ma bien aimée Louise ; mille baisers encore.

à la même.

en partie inédite. Croisset nuit de vendredi à samedi, 2 heures 1^{er}–2 octobre 1852.

Je t'écris ce soir parce que, voulant t'envoyer dimanche mon avis sur ta pièce que j'attends avec impatience, cela ferait un retard qui te semblerait trop long, bonne chère Louise. J'avais oublié de te parler de Cuvillier–Fleury. Quel crétin ! Quelle école que celle des Cuvillier, Saint–Marc Girardin, Nisard, les prétendus gens de goût, les prétendus classiques, braves gens qui sont peu braves gens et étaient destinés par la nature à être des professeurs de sixième ! Voilà pourtant ce qui nous juge ! Quoi qu'il en soit, Cuvillier t'admire beaucoup ; cela perce et c'est un bon article, au sens *profitable* du mot. L' *immoralité* l'a choqué, ce monsieur ! Que dis–tu du reproche d'égoïsme à propos des *résidences royales* ? Quand je te disais que ton titre était mauvais ! Avais–je tort ?

Voilà deux articles favorables, celui de Jourdan et celui de Cuvillier, où l'on n'a trouvé guère à faire que des blagues sur ce malencontreux titre prétentieux. Retire de ces critiques le blâme à l'occasion du titre et il ne reste presque rien.

C'était donner à mordre.

L'histoire de Gagne me touche beaucoup.

Pauvre homme ! Pauvre homme ! Quel enseignement que ces folies–là et quelle terrible chose !

J'ai appris ces jours–ci l'internement à Saint–Yon (maison de fous à Rouen) d'un jeune homme que j'ai connu au collège. Il y a un an, j'avais lu de lui un volume de vers stupides ; mais la préface m'avait remué comme bonne foi, enthousiasme et croyance. J'ai su qu'il vivait comme moi à la campagne, tout seul et piochant tant qu'il pouvait.

Les bourgeois le méprisaient beaucoup. Il était (disait–il) en but à des calomnies, à des outrages ; il avait tout le martyre des génies méconnus ; il est devenu fou. Le voilà délirant, hurlant et avec des douches. Qui me dit que je ne suis pas sur le même chemin ? Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase ? Ne faut–il pas pour être artiste *voir tout* d'une façon différente à celle des autres hommes ? L'art n'est pas un jeu d'esprit ; c'est une atmosphère spéciale. Mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud, on ne finit pas par rencontrer des miasmes funèbres ? Ce serait un joli livre à faire que celui qui raconterait l'histoire d'un homme sain (il l'est peut–être, lui ?) enfermé comme fou et traité par des médecins imbéciles.

Je te déclare que la mère Roger m'excite beaucoup.

Les *polonais* , sont immenses et l' *haleine* donc ! Et le mot de ta servante : « cette dame–là fait la noce » . Sacré nom de dieu ! Tu m'accorderas que je l'avais un peu bien jugée en ne croyant pas inébranlablement à ses sentimentalités. Oh ! La pohésie, quelle pente ! Quelle planche savonnée pour l'adultère ! N'importe, je me réjouis immensément d'avance du couple. Je me fais le tableau en imagination. Mais il l'effondrera, la malheureuse !

Car c'est un rude mâle et, comme disent les cuisinières, capable de donner *bien de la satisfaction à une femme* .

La phrase du pamphlet sur le muet du sérail est splendide. Voilà qui est précis, tourné, juste et neuf. Je ne sais si l'institutrice se chargera de la commission ; en tout cas je compte sur toi.

Babinet ne t'a pas apporté l' *âne d'or* ? Lis–tu ce brave *Bergerac* ? J'ai relu avant–hier, dans mon lit, *Faust* . Quel démesuré chef–d'oeuvre !

C'est ça qui monte haut et qui est sombre ! Quel arrachement d'âme dans la scène des cloches ! Il a dû paraître aujourd'hui, dans la *revue de Paris* , deux pièces de vers de Bouilhet.

T'ai–je dit que j'ai été, il y a quelques jours, à un enterrement (celui d'un oncle de ma belle–soeur) ?

Je commence à être las du grotesque des funérailles, car c'est encore plus sot que ce n'est triste.

J'ai revu là beaucoup de balles rouennaises oubliées.

C'est fort ! J'étais à côté de deux beaux-frères du défunt qui s'entretenaient de la taille des arbres fruitiers. Comme c'était au cimetière où sont mon père et ma soeur, l'idée m'a pris d'aller voir leurs tombes. Cette vue m'a peu ému ; il n'y a là rien de ce que j'ai aimé, mais seulement les restes de deux cadavres que j'ai contemplés pendant quelques heures. Mais *eux* ils sont en moi, dans mon souvenir. La vue d'un vêtement qui leur a appartenu me fait plus d'effet que celle de leurs tombeaux. Idée reçue, l'idée de la tombe ! Il faut être triste là, c'est de règle. Une seule chose m'a ému, c'est de voir dans le petit enclos un tabouret de jardin (pareil à ceux qui sont ici) et que ma mère, sans doute, y a fait porter. C'est une communauté entre ce jardin-là et l'autre, une extension de sa vie sur cette mort et comme une continuité d'existence commune à travers les sépulcres. Les anciens se privaient de toutes ces saletés de charognes. La poussière humaine, mêlée d'aromates et d'encens, pouvait se tenir enfermée dans les doigts, ou, légère comme celle du grand chemin, s'envoler dans les rayons du soleil. Adieu, je vais me coucher, il en est temps. à toi, mille et mille baisers de ton G.

à la même.

Croisset nuit de jeudi, 1 heure 8 octobre 1852.

La lettre (incluse dans la tienne de ce matin) m'a fait un singulier effet. Malgré moi, tout cet après–midi, je ne pouvais m'empêcher de reporter mes yeux dessus et d'en considérer l'écriture. Je la connaissais pourtant, mais d'où vient qu'elle ne m'avait jamais causé cette impression ? C'est sans doute le *sujet* et la personne à qui elle était adressée qui en sont cause.

Cela me touchait de plus près. Il a dû en effet être flatté et, quelque banales qu'il ait l'habitude de donner ses louanges, celles–ci doivent être sincères.

As–tu remarqué comme cette lettre écrite au courant de la plume est bien taillée de style, comme c'est carré, coupé ? Je n'ai pu m'empêcher, dans mon contentement naïf, de la montrer à ma mère qui l'a aimée. Veux–tu que je te la renvoie ? Mais je crois, dans les circonstances actuelles, qu'il vaut mieux que je la garde. Mon vieux culte en a été rafraîchi. On aime à se voir bien traité par ceux qu'on admire. Comme ils seront oubliés, tous les grands hommes du jour, quand celui–là encore sera jeune et éclatant !

Madame Didier me paraît une femme d'un esprit borné, elle et les républicains ses amis ; braves petites gens qui nous ont versés dans la boue et qui se plaignent de la route, les voilà maintenant qui gueulent comme des bourgeois

contre Proudhon, sans en comprendre un seul mot. Cette caste du *national* a toujours été aussi étroite que celle du faubourg saint–Germain. Ce sont des *secs* en littérature ; en politique, ils se cramponnent aussi à un passé perdu. Je ne partage pas davantage son admiration pour le sieur Lamartine qu'elle compare à Tacite, le malheureux ! Lui Tacite ! J'ai lu justement ce portrait de Napoléon dont elle parle. Lamartine l'y accuse d'aimer la table, d'être gras, etc. Quand est–ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages ? Quand est–ce qu'on écrira les faits au point de vue d'une *blague supérieure* , c'est–à–dire comme le bon dieu les voit, d'en haut ?

C'est une femme curieuse du reste ; elle représente bien ce certain *milieu* du monde, stérile et convenable.

La dame de Saint–Maur me paraît dans une bonne passe ; elle lit aussi Tacite, elle. Quelle rage de sérieux ! Tu me dis qu'il t'est difficile de l'étudier. Comme le factice pourtant se constitue d'après les règles, qu'il se moule sur un type, il est plus simple que le naturel, lequel varie suivant les individualités. Je te déclare, quant à moi, que je ne crois pas un mot de toutes ses *spiritualités* . Sa fureur contre les mâles, pour le moment, vient de quelque morsure récente. Qu'elle soit dégoûtée du petit Enault, cela se peut ; mais c'est tout, au fond. Et à ce propos permets–moi de t'envoyer l'axiome suivant : *les femmes se défient trop des hommes en*

général et pas assez en particulier (pénètre–toi de cette vérité). Elles nous jugent tous comme des monstres, mais au milieu des monstres il y a un ange (*un coeur d'élite*, etc.). Nous ne sommes ni monstres ni anges. Je voudrais voir un esprit aussi élevé que le tien, chère Louise, dégagé de ce préjugé que tu partages. Vous ne nous pardonnez jamais, vous autres, les filles, et toutes tant que vous êtes, depuis les prudes jusqu'aux coquettes, vous vous heurtez toujours à cet angle–là avec une obstination fougueuse. Vous ne comprenez rien à la prostitution, à ses poésies amères, ni à l'immense oubli qui en résulte. Quand vous avez couché avec un homme, il vous reste quelque chose au coeur, mais à nous, rien. Cela passe, et un homme de quarante ans, pourri de vérole, peut arriver à sa maîtresse plus vierge qu'une jeune femme à son premier amant. N'as–tu pas remarqué les juvénilités sentimentales des vieillards ? être jalouse des filles, c'est l'être d'un meuble. Tout se confond en effet dans un océan dont toutes les vagues sont pareilles. Mais vous, vous avez encore vos fleuves taris qui murmurent et dont les courants détournés s'entre–croisent dans l'ombre sous le branchage nouveau. Si tu voulais, je te ferais faire des progrès dans la connaissance de notre sexe, que je ne soutiens nullement, mais que j'explique ; il en est de cette question–là comme de celle de Paris et de la province. Quand on me dit du mal de l'un aux dépens de l'autre, j'abonde toujours dans le sens de celui qui parle et j'ajoute, en finissant, que je pense exactement la même chose de l'autre partie en litige.

Je lis les voyages du président ; c'est splendide.

Il faut (et il s'y prend bien) que l'on en arrive à n'avoir plus une idée, à ne plus respecter rien. Si toute moralité est inutile pour les sociétés de l'avenir qui, étant organisées comme des mécaniques, n'auront pas besoin d'âme, il prépare la voie (je parle sérieusement, je crois que c'est là sa mission). à mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade. Quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu ?

Quand la nature sera tellement esclave qu'elle aura perdu ses formes originales, où sera la plastique ? Etc. En attendant, nous allons passer dans un bon état opaque. Ce qui me divertit là dedans, ce sont les gens de lettres qui croyaient voir revenir Louis XIV, César, etc., à une époque où l'on s'occuperait d'art, c'est-à-dire de ces messieurs. L'intelligence allait fleurir dans un petit parterre anodin soigneusement ratissé par monsieur le préfet de police. Ah ! Dieu merci, ce qui en reste n'a pas la vie dure. Ces bons journaux, on va donc les supprimer. C'est dommage, ils étaient si indépendants et si libéraux, si désintéressés !

On s'est moqué du droit divin et on l'a abattu ; puis on a exalté le peuple, le suffrage universel, et enfin ç'a été l'ordre. Il faut qu'on ait la conviction que tout cela est aussi bête, usé, vide que le panache blanc d'Henri IV et le chêne de saint

Louis. Mort aux mythes ! Quant à ce fameux mot : « que ferez-vous ensuite ? Que mettrez-vous à la place ? » , il me paraît inepte et immoral, tout ensemble. Inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes ; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur. Et dire que tout cela vient de la littérature pourtant ! Songer que la plus mauvaise partie de 93 vient du latin ! La rage du *discours de rhétorique* et la manie de reproduire des types antiques (mal compris) ont poussé des natures médiocres à des excès qui l'étaient peu. Maintenant nous allons retourner aux petits amusements des anciens jésuites, à l'acrostiche, aux poèmes sur le café ou le jeu d'échecs, aux choses ingénieuses, au suicide. Je connais un élève de l'école normale qui m'a dit que l'on avait puni un de ses camarades (qui doit sortir dans six mois professeur de rhétorique) comme coupable d'avoir lu la *nouvelle Héloïse* , qui est un *mauvais livre* . Je suis fâché de ne pas savoir ce qui se passera dans deux cents ans, mais je ne voudrais pas naître maintenant et être élevé dans une si fétide époque.

Envoie-moi, si tu veux, de l'eau Taburel ; mais c'est de l'argent perdu. Le docteur Valerand, qui est *chauve* , est un homme d'une foi robuste et, de plus, un fier âne. Rien ne peut faire repousser les cheveux (pas plus qu'un bras amputé !).

Je travaille un peu mieux ; à la fin de ce mois j'espère avoir fait mon *auberge* . L'action se passe en trois heures.

J'aurai été plus de deux mois.

Quoi qu'il en soit, je commence à m'y reconnaître un peu ; mais je perds un temps incalculable, écrivant quelquefois des pages entières que je supprime ensuite complètement, sans pitié, comme nuisant au mouvement. Pour ce passage–là, en effet, il faut en composant que j'en embrasse du même coup d'oeil une quarantaine au moins. Une fois sorti de là et dans trois ou quatre mois environ, quand mon action sera bien nouée, ça ira.

La troisième partie devra être enlevée et écrite d'un seul trait de plume. J'y pense souvent et c'est là, je crois, que sera tout l'effet du livre.

Mais il faut tant se méfier des endroits qui semblent beaux d'avance ! Quand nous nous verrons, à Mantes, dans un petit mois, fais–moi penser à te parler de l' *acropole* et comment je comprends le sujet.

Il y a dans le dernier numéro de la *revue de Paris* une pièce de Bouilhet que tu ne connais pas, adressée à Rachel, putain (passez–moi le mot) de la connaissance du poète, et qui lui a beaucoup servi autrefois de toutes façons. La mère Roger avait–elle lu cette pièce ? Et sa misanthropie, peut–être, venait d'être renforcée par la lecture de la susdite pièce, qui sent son cru.

Adieu, chère Louise ; adieu, chère femme, je t'embrasse avec toutes sortes de baisers.

à toi, ton G.

à la même.

entièrement inédite. 9 octobre 1852, samedi, 1 heure du matin.

Je vais envoyer, demain dimanche, au chemin de fer, tes volumes que tu me demandes (il m'a été impossible de retrouver les *exilés* ; dois–je les avoir ? Si je les retrouve tu les auras). Le paquet t'arrivera probablement avant ce petit mot, ou en même temps que lui. Je suis bien content, bonne chère Louise, que tu aies réussi dans une affaire pécuniaire, mais ton traité me paraît fait par un normand ; prends–y garde. Ainsi article 1...

« *tous* les ouvrages de sa composition parus jusqu'à ce jour ainsi que ceux inédits qui pourraient paraître par la *suite* » , qu'est–ce que veut dire ce *par la suite* ? C'est indéterminé, c'est fort vague. Ce palliatif de l'art 3 « il est bien entendu que, pour les ouvrages inédits, M B ne pourra les faire imprimer *dans son format* qu'après le délai de deux années à partir de la mise en vente de la première publication » . *dans son format* ne veut pas dire qu'il n'ait pas le droit de le faire paraître dans un autre format que celui stipulé par l'article 1

de la première publication . Par qui ?

Par un autre éditeur, ou par le même ? Tout cela me semble lâche et matière à procès, par la suite. J'ai peur qu'il ne se soit arrangé pour que tu sois liée à lui, pieds et poings liés, sans pouvoir disposer d'une ligne jusqu'à ce qu'il lui plaise.

Puisqu'on te réédite, change quelques–uns de tes titres, chère Louise. Tu n'as pas la main heureuse en fait de titres, regarde : ce qu'il y a dans *le coeur* des femmes– *deux* mois d'émotion– *deux* femmes célèbres–les *coeurs* brisés.

Ce sont des titres à la fois prétentieux et vagues et qui, quant à moi, me repousseraient d'un livre.

Ils sentent la bas–bleu et tu n'en es pas une, dieu merci.

Voilà deux ou trois jours que ça va bien. Je suis à faire une conversation d'un jeune homme et d'une jeune dame sur la littérature, la mer, les montagnes, la musique, tous les sujets poétiques enfin. On pourrait la prendre au sérieux et elle est d'une grande intention de grotesque. Ce sera, je crois, la première fois que l'on verra un livre qui se moque de sa jeune première et de son jeune premier. L'ironie n'enlève rien au pathétique ; elle l'outré au contraire.

Dans ma 3 e partie, qui sera pleine de choses farces, je veux qu'on pleure.

Ta lettre d'H, ton affaire de ce matin, tout cela m'a bien fait et rendu gai.

Je t'embrasse de mes meilleures tendresses.

Adieu, chère amie bien-aimée. à toi, mille baisers sur les lèvres. Ton G.

Dimanche matin.

Bouilhet n'a pas reçu « le petit mot pour le cher poète » annoncé par le billet de la diva. Où est-il ? Tu as oublié de nous l'envoyer.

à la même.

en partie inédite. Croisset mardi soir 26 octobre 1852.

Je m'attendais à avoir un mot de toi ce matin pour me dire que ta fièvre était passée. Comment vas-tu ? Sans prendre tout de suite, comme toi, des inquiétudes exagérées, je voudrais bien savoir si tu n'es pas malade.

Ce ne sera pas au commencement de la semaine prochaine que nous nous verrons, mais vers la fin ou le

commencement de l'autre. Je suis si long à me remettre à la besogne, après chaque temps d'arrêt, que je veux m'être taillé un peu de besogne pour mon retour et ne pas perdre ensuite un temps considérable à rechercher les idées que j'ai maintenant. J'écris maintenant d'esquisse en esquisse ; c'est le moyen de ne pas perdre tout à fait le fil, dans une machine si compliquée sous son apparence simple. J'ai lu à Bouilhet, dimanche, les vingt-sept pages (à peu près finies) qui sont l'ouvrage de deux grands mois. Il n'en a point été mécontent et c'est beaucoup, car je craignais que ce ne fût exécrable. Je n'y comprenais presque plus rien moi-même, et puis la matière était tellement ingrate pour les effets de style !

C'est peut-être s'en être bien tiré que de l'avoir rendue passable. Je vais entrer maintenant dans des choses plus amusantes à faire. Il me faut encore quarante à cinquante pages avant d'être en plein adultère. Alors on s'en donnera, et elle s'en donnera, ma petite femme !

J'ai fait redemander mes notes sur la Grèce ainsi qu'un excellent itinéraire que j'avais prêtés à Chéruef (professeur à l'école normale). Je t'apporterai cela, ça pourra te servir pour l'*acropole* . Il y a moyen, sur ce sujet, de faire de beaux vers.

Quel temps ! Quelle pluie ! Et quel vent ! Les feuilles jaunes passent sous mes fenêtres avec furie. Mais, chose étrange, toutes les nuits sont plus calmes. Entre moi et le

paysage qui m'entoure, il y a concordance de tempérament. La sérénité, à tous deux, nous revient avec la nuit. Dès que le jour tombe, il me semble que je me réveille.

Je suis loin d'être l'homme de la nature, qui se lève au soleil, s'endort comme les poules, boit l'eau des torrents, etc. Il me faut une vie factice et des milieux en tout extraordinaires. Ce n'est point un vice d'esprit, mais toute une constitution de l'homme. Reste à savoir, après tout, si ce que l'on appelle le factice n'est pas une autre nature. L'anormalité est aussi légitime que la règle.

Je viens de finir le *Périclès* de Shakespeare.

C'est atrocement difficile et prodigieusement gaillard. Il y a des scènes de bordel où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique ; c'est agréablement bourré de plaisanteries obscènes.

Mais quel homme c'était ! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits à côté et paraissent légers surtout. Lui, il avait les deux éléments, imagination et observation, et toujours large ! Toujours ! « nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. » c'est bien là le cas de le dire. Il me semble que, si je voyais Shakespeare en personne, je crèverais de peur.

Je vais me mettre, quand je t'aurai vue, à Sophocle, que je veux savoir *par coeur* . La bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours.

Quant aux autres, il est bon de les connaître et puis c'est tout. Mais c'est qu'il y a tant de manières différentes de lire, et cela demande aussi tant d'esprit que de bien lire !

Ah ! Enfin, dans quelques jours nous nous verrons donc ; il me semble que je t'embrasserai de bien bon coeur et que cela nous sera bon, pauvre chère Louise.

Si ce temps continue, nous ne pourrons guère sortir de notre chambre. Tant mieux, nous aurons différentes et nombreuses choses à y dire (et à y faire ?).

Adieu, mille baisers sur tes beaux yeux. à toi.

à la même.

entièrement inédite. mardi, minuit, 2 novembre 1852.

Chère bien-aimée. J'espère que dans huit jours à cette heure-ci, je *toucherai à la reine* malgré les vers de l'ami qui sont, d'hier, dans la *revue de Paris* . Comment ça se fait-il ? Est-ce une galanterie indirecte du sieur Houssaye à ton endroit, ou tout bonnement pour emplir quelques lignes et

ne sachant que dire ?

Je partirai mardi prochain à 1 h 30 et j'arriverai à Mantes à 3 h 43. Quant aux convois qui partent de Paris, il y en a un à midi et un autre à 4 h 25 (par celui-là tu n'arriverais qu'à 6 heures). Prends donc le premier, qui arrive à 1 h 50. Tu feras tout préparer, commanderas le dîner, etc.

Ce n'est point pour te contrarier que je ne viens que mardi au lieu de lundi, mais je vais finir ma semaine et j'emploierai lundi à te chercher quelques notes, bouquins et gravures pour ton *acropole* .

Cela me tourmente beaucoup. Je me suis mis dans la tête qu'il faut que tu aies le prix et il me semble que ce te sera aisé. Enfin nous en causerons à loisir d'ici à peu.

Quel bête de numéro que celui de la *revue* !

Pauvre ! Pauvre ! Et canaille par-dessus le marché.

Je relis maintenant, le soir en mon lit (j'ai un peu quitté Plutarque), tout Molière. Quel style !

Mais quel autre homme c'était que Shakespeare !

On a beau dire, il y a dans Molière du bourgeois.

Il est toujours pour les majorités, tandis que le grand William n'est pour personne.

Mon travail va bien lentement ; j'éprouve quelquefois des tortures véritables pour écrire la phrase la plus simple.

Adieu, bonne Louise bien chérie, à bientôt.

Réponds–moi si mes petits arrangements te vont.

Mille baisers sur tes yeux.

à toi.

à la même.

entièrement inédite. dimanche, minuit, 7 novembre 1852.

Rien de changé à nos dispositions, chère Louise ; après–demain mardi je prends le convoi de 1 h 30.

Bouilhet nous viendra voir jeudi. Tu peux te dispenser de lui apporter le drame de Pelhion, que nous avons lu il y a quelques mois, lorsqu'il venait d'être refusé aux français.

N'emplis pas ta malle (par un surcroît inutile de toilettes) ; je te donnerai beaucoup de choses à rapporter. N'apporte que ta personne (et ta *paysanne*).

Adieu, mille baisers. à bientôt les vrais. à toi, à toi.

à la même.

entièrement inédite. mardi, minuit, 16 novembre 1852.

Ta pauvre *force de la nature* n'a pas été gaie hier. Il a fallu s'y remettre ! (à la besogne) et regarder la semaine dernière tomber dans l'abîme.

Enfin ! ... j'ai fait vers le soir un effort de colère et je me suis retrouvé sur mes pieds. Mais la vie se passe ainsi à nouer et à dénouer des ficelles, en séparations, en adieux, en suffocations et en désirs.

Oui, ç'a été bon, bien bon et bien doux. C'est l'âge qui fait cela ; en vieillissant on devient plus grave dans ses joies, ce qui les rend plus douces.

Quand je t'ai eu quittée, je suis entré dans ce cabaret près du chemin de fer et le cafetier m'a demandé poliment des nouvelles de « madame » .

En revenant je me suis trouvé avec un monsieur qui avait fait un voyage en orient et un gamin de Rouen qui me connaissait de nom et de vue et qui m'a beaucoup parlé de ses véroles. Il y a des gens confiants. Le lendemain matin, en m'éveillant, j'ai trouvé dans l' *athenaeum* un article sur

ton volume, signé Julien Lemer. Voilà un gaillard qui a la patte fine ; mais, mon dieu, qu'est-ce qui exterminera donc les critiques, pour qu'il n'en reste plus un !

1 re colonne : éloge de l'académie française.

2 e colonne : éloge exagéré et inepte du poëme couronné, avec trois citations (bonnes du reste).

C'est, selon ce monsieur, ce qu'il y a de meilleur dans le volume.

3 e colonne : déchaînement contre les *tableaux vivants* ; on trouve cela *anti-chrétien* .

Parallèle de L Collet avec Th Gautier : digression sur ce que c'est que l'art (2 colonnes).

énumération analytique et rapide des pièces ; il trouve *le deuil* trop intime, etc.

Conclusion en somme peu louangeuse. Mais Enault ! Quel imbécile et pauvre garçon ! Il se croit spirituel avec ses petites malices, et savant peut-être, avec ses quatre citations, une en italien, deux en latin et une en allemand (celle-là est la plus facile). Si j'étais de toi, puisque c'est un ami, je le bourrerais un peu dru à sa première visite.

Je relis Rabelais avec acharnement et il me semble que c'est pour la première fois que je le lis.

Voilà la grande fontaine des lettres françaises ; les plus forts y ont puisé à pleine tasse. Il faut en revenir à cette veine—là, aux robustes *outrances* .

La littérature, comme la société, a besoin d'une étrille pour faire tomber les galles qui la dévorent.

Au milieu de toutes les faiblesses de la morale et de l'esprit, puisque tous chancellent comme des gens épuisés, puisqu'il y a dans l'atmosphère des coeurs un brouillard épais empêchant de distinguer les lignes droites, aimons le vrai avec l'enthousiasme qu'on a pour le fantastique et, à mesure que les autres baisseront, nous monterons.

Il n'y a plus maintenant pour les *purs* que deux manières de vivre : ou s'entourer la tête de son manteau, comme Agamemnon devant le sacrifice de sa fille (procédé peu hardi en somme et plus spirituel que sublime) ; ou bien se hausser soi-même à un tel degré d'orgueil qu'aucune éclaboussure du dehors ne vous puisse atteindre.

Tu es maintenant sur une bonne voie ; que rien ne te dérange ! Il y a dans la vie un quart d'heure utile pour tout le reste et dont il faut profiter.

Tu y es maintenant ; en déviant, qui sait s'il reviendrait ? Ta *paysanne* sera une chose solide, chère amie, sois en sûre. Les bonnes oeuvres sont celles où il y a pâture pour tous. Ton conte est ainsi : il plaira aux artistes qui y verront le style et aux bourgeois qui y verront le sentiment.

Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme *science* et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches ; cela suinte, et l'idée coule entre les mots comme entre des cuisses sans muscles.

C'est avec la tête qu'on écrit. Si le coeur la chauffe, tant mieux ; mais il ne faut pas le dire.

Ce doit être un four invisible et nous évitons, par là, d'amuser le public avec nous-mêmes, ce que je trouve hideux, ou trop naïf, et la personnalité d'écrivain qui rétrécit toujours une oeuvre.

Ah ! Il y a huit jours à cette heure-ci ? ... que veux-tu que je dise ? J'y pense. Ce seront des bons souvenirs pour notre vieillesse.

Bouilhet et moi nous avons passé toute notre soirée de dimanche à nous faire des tableaux anticipés de notre décrépitude. Nous nous voyions vieux, misérables, à l'hospice des incurables, balayant les rues et, dans nos habits

tachés, parlant du temps d'aujourd'hui et de notre promenade à la Roche–Guyon. Nous nous sommes d'abord fait rire, puis presque pleurer. Cela a duré *quatre* heures de suite. Il n'y a que des hommes aussi placidement funèbres que nous le sommes pour s'amuser à de telles horreurs.

Adieu, adieu, bonne, belle et chère Louise, je t'embrasse partout.

à la même.

Croisset lundi soir 22 novembre 1852.

De suite, pendant que j'y pense (car depuis trois jours j'ai peur de l'oublier), ma petite dissertation grammaticale à propos de *saisir*. Il y a deux verbes : *saisir* signifie prendre tout d'un coup, empoigner, et *se saisir de* veut dire s'emparer, se rendre maître. Dans l'exemple que tu me cites « le renard s'en saisit », ça veut dire le renard s'en empare, en fait son profit ; il y a donc avec le pronom, tout ensemble, idée d'accaparement et de vitesse (ainsi avec le pronom le verbe comporterait toujours une idée d'utilité ultérieure). Mais *saisir* s'emploie tout seul pour dire prendre.

Exemple : saisissez–vous *de* cette anguille–là ; je ne peux la saisir, elle me glisse des mains. " je ne me rappelle point tes deux vers, chère muse ; mais il y a, il me semble, quelque chose comme cette tournure : se saisissait des brins

de paille... ce qui est lent d'ailleurs et impropre, comme tu vois.

J'attends *la paysanne* avec impatience, mais ne te presse point, prends tout ton temps. Ce sera bon. Tous les perruquiers sont d'accord à dire que plus les chevelures sont peignées, plus elles sont luisantes. Il en est de même du style, la correction fait son éclat. J'ai relu hier, à cause de toi, *la pente de la rêverie*. Eh bien, je ne suis pas de ton avis. ça a une grande allure, mais c'est mou, un peu, et peut-être le sujet même échappait-il aux vers ? Tout ne se peut pas dire ; l'art est borné, si l'idée ne l'est pas. En fait de métaphysique surtout, la plume ne va pas loin, car la force plastique défaille toujours à rendre ce qui n'est pas très net dans l'esprit. Je vais lire *l'oncle Tom* en anglais. J'ai, je l'avoue, un préjugé défavorable à son endroit. Le mérite littéraire seul ne donne pas de ces succès-là. On va loin comme réussite, lorsque à un certain talent de mise en scène et à la facilité de parler la langue de tout le monde on joint l'art de s'adresser aux passions du jour, aux questions du moment. Sais-tu ce qui se vend annuellement le plus ? *Faublas* et *l'amour conjugal*, deux productions ineptes. Si Tacite revenait au monde, il ne se vendrait pas autant que M Thiers.

Le public respecte les *bustes*, mais les adore peu. On a pour eux une admiration de convention et puis c'est tout. Le bourgeois (c'est-à-dire l'humanité entière maintenant, y

compris le peuple) se conduit envers les classiques comme envers la religion : il sait qu'ils sont, serait fâché qu'ils ne fussent pas, comprend qu'ils ont une certaine utilité très éloignée, mais il n'en use nullement et ça l'embête beaucoup, voilà.

J'ai fait prendre au cabinet de lecture la *chartreuse de Parme* et je la lirai avec soin. Je connais *rouge et noir*, que je trouve mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis ; mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût : ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte–Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu *rouge et noir*. En fait de lectures, je ne *dé–lis* pas *Rabelais* et *Don Quichotte*, le dimanche, avec Bouilhet.

Quels écrasants livres ! Ils grandissent à mesure qu'on les contemple, comme les pyramides, et on finit presque par avoir peur. Ce qu'il y a de prodigieux dans *Don Quichotte*, c'est l'absence d'art et cette perpétuelle fusion de l'illusion et de la réalité qui en fait un livre si comique et si poétique. Quels nains que tous les autres à côté !

Comme on se sent petit, mon dieu ! Comme on se sent petit !

Je ne travaille pas mal, c'est-à-dire avec assez de coeur ; mais c'est difficile d'exprimer bien ce qu'on n'a jamais senti : il faut de longues préparations et se creuser la cervelle diablement afin de ne pas dépasser la limite et de l'atteindre tout en même temps. L'enchaînement des sentiments me donne un mal de chien, et tout dépend de là dans ce roman ; car je maintiens qu'on peut tout aussi bien amuser avec des idées qu'avec des faits, mais il faut pour ça qu'elles découlent l'une de l'autre comme de cascade en cascade, et qu'elles entraînent ainsi le lecteur au milieu du frémissement des phrases et du bouillonnement des métaphores.

Quand nous nous reverrons, j'aurai fait un grand pas, je serai en plein amour, en plein sujet, et le sort du bouquin sera décidé ; mais je crois que je passe maintenant un défilé dangereux.

J'ai ainsi, parmi les haltes de mon travail, ta belle et bonne figure au bout, comme des temps de repos. Notre amour, par là, est une espèce de signet que je place d'avance entre les pages, et je rêve d'y être arrivé de toutes façons.

Pourquoi ai-je sur ce livre des inquiétudes comme je n'en ai jamais eu sur d'autres ? Est-ce parce qu'il n'est pas dans ma voie naturelle et pour moi, au contraire, tout en art, en

ruses ? Ce m'aura toujours été une gymnastique furieuse et longue. Un jour, ensuite, que j'aurai un sujet à moi, un plan de mes entrailles, tu verras, tu verras ! J'ai fini aujourd'hui Perse ; je vais de suite le relire et prendre des notes. Tu dois être à l' *âne d'or* , maintenant ; j'attends tes impressions.

Sais-tu (entre nous) que l'ami Bouilhet m'a l'air un peu troublé par la mère Roger ? Je crois qu'il tourne au tendre et que le drame s'en ressent.

Les passions sont bonnes, mais pas trop n'en faut ; ça fait perdre bien du temps. Comment donc le sieur Houssaye (qui s'appelle de son nom Housset, mais je trouve l'y sublime) est-il son ami ? Est-ce que ? ... oh !

Ne t'occupe de rien que de toi. Laissons l'empire marcher, fermons notre porte, montons au plus haut de notre tour d'ivoire, sur la dernière marche, le plus près du ciel. Il y fait froid quelquefois, n'est-ce pas ? Mais qu'importe ! On voit les étoiles briller clair et l'on n'entend plus les dindons.

Adieu, voilà deux heures du matin. Comme je voudrais être dans un an d'ici !

Encore adieu, mille tendresses. Je fais tout à l'entour de ton col un collier de baisers.

à toi.

à la même.

entièrement inédite. dimanche soir, 5 décembre 1852.

Nous nous sommes occupés aujourd'hui de ta *paysanne* . Tu recevras mardi une lettre de Bouilhet dans laquelle tu trouveras quelques indications pour la fin.

Demain je t'écrirai *nos* observations en marge et les corrections tiennes, que nous avons adoptées.

Rien de nouveau. Je lis l' *oncle Tom* . (...) à bientôt donc une lettre plus longue, chère Louise. Je t'embrasse. à toi.

à la même.

Croisset jeudi, 1 heure d'après–midi 9 décembre 1852.

Je vais envoyer au chemin de fer tout à l'heure (en même temps que cette lettre à la poste) un paquet contenant tes deux manuscrits de la *paysanne* , le *Richard Iii* que je n'ai pas eu le temps de lire, et un volume de gravures antiques, afin de donner un peu de poids au paquet, et qui te sera peut-être utile. Sois sans crainte, le plan que Bouilhet t'a envoyé lundi avait été la veille arrêté par nous deux, de même que les corrections que tu trouveras en marge de ton manuscrit sont *nos* corrections. Quand je dis corrections, c'est plutôt observations, car nous n'avons rien corrigé ; mais

enfin nous avons bien passé à ce travail trois bonnes heures dimanche soir et je n'ai rien omis d'important, j'en suis sûr. Quant à ce qui t'arrête pour la fin, pourquoi donc t'embarrasses-tu ? Tu n'as pas besoin de préciser l'époque. *peins vaguement* la vie de Jean à l'armée et le temps qu'il y reste.

L'idée des invalides est mauvaise d'ailleurs. Si les pontons, à cause de la date, te gênent, tu peux le faire prisonnier en Sibérie et revenant à pied à travers l'Europe au bout de longues années (mais ne t'avise pas alors de me peindre son voyage, et surtout pas d'effet de neige ! Cela gênerait ta comparaison des vaisseaux dans les mers de glace qui est plus haut). Ne te dépêche pas pour les corrections et attends que les bonnes te viennent.

J'ai lu le *livre posthume* ; est-ce pitoyable, hein ? Je ne sais pas ce que tu en as dit à Bouilhet, mais il me semble que *notre ami* se coule. Il y a loin de là à *Tagabor* . On y sent un épuisement radical ; il joue de son reste et souffle sa dernière note. Ce qui m'a particulièrement fait rire, c'est que lui, qui me reproche tant de me mettre en scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui ; il se complaît jusqu'à son portrait physique. Ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature. S'il me demande jamais ce que j'en pense, je te promets bien que je lui dirai ma façon de penser entière et qui ne sera pas douce. Comme il ne m'a pas épargné du tout les avis quand je ne le priais nullement de

m'en donner, ce ne sera que rendu. Il y a dedans une petite phrase à mon intention et faite exprès pour moi : « la solitude qui porte à ses deux sinistres mamelles l'égoïsme et la vanité » . Je t'assure que ça m'a bien fait rire.

égoïsme, soit ; mais vanité, non. L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts. La vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière. Je ne sais si je m'abuse (et ici ce serait de la vanité), mais il me semble que dans tout le *livre posthume* il y a une vague réminiscence de *novembre* et un brouillard de moi, qui pèse sur le tout ; ne serait-ce que le désir de Chine à la fin : « dans un canot allongé, un canot de bois de cèdre dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile faite de bambous tressés, au bruit du tam–tam et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine » , etc. Du Camp ne sera pas le seul sur qui j'aurai laissé mon empreinte. Le tort qu'il a eu c'est de la recevoir.

Je crois qu'il a agi très *naturellement* en tâchant de se dégager de moi. Il suit maintenant sa voie ; mais en littérature, il se souviendra de moi longtemps.

J'ai été funeste aussi à ce malheureux Hamard.

Je suis communicant et débordant (je l'étais est plus vrai) et, quoique doué d'une grande faculté d'imitation, toutes les

rides qui me viennent en grimaçant ne m'altèrent pas la figure. Bouilhet est le seul homme au monde qui nous ait rendu justice là-dessus, à Alfred Le Poittevin et à moi. Il a reconnu nos deux natures distinctes et vu l'abîme qui les séparait. S'il avait continué de vivre, il eût été s'agrandissant toujours, lui par sa netteté d'esprit et moi par mes extravagances. Il n'y avait pas de danger que nous ne nous réunissions de trop près. Quant à lui, Bouilhet, il faut que tous deux nous valions quelque chose, puisque, depuis sept ans que nous nous communiquons nos plans et nos phrases, nous avons gardé respectivement notre physionomie individuelle.

Voilà le sieur Augier employé à la police !

Quelle charmante place pour un poète et quelle noble et intelligente fonction que celle de lire les livres destinés au colportage ! Mais est-ce que ça a quelque chose dans le ventre, ces gaillards-là !

C'est plus bourgeois que les marchands de chandelle.

Voilà donc toute la littérature qui passe sous le bon vouloir de ce monsieur ! Mais on a une place, de l'importance, on dîne chez le ministre, etc. Et puis il faut dire le vrai, il y a de par le monde une conjuration générale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté ; les gens de goût se chargent d'exterminer l'une,

comme les gens d'ordre de poursuivre l'autre.

Rien ne plaît davantage à certains esprits français, raisonnables, peu ailés, esprits poitrinaires à gilet de flanelle, que cette régularité tout extérieure qui indigne si fort les gens d'imagination. Le bourgeois se rassure à la vue d'un gendarme et l' *homme d'esprit* se délecte à celle d'un critique ; les chevaux hongres sont applaudis par les mulets. Donc, de quelle puissance d'embêtement pour nous n'est-il pas armé, le double entraveur qui a, tout à la fois, dans ses attributions, le sabre du gendarme et les ciseaux du critique ! Augier, sans doute, croit faire quelque chose de très bien, acte de goût, rendre des services. La censure, quelle qu'elle soit, me paraît une monstruosité, une chose pire que l'homicide ; l'attentat contre la pensée est un crime de lèse-âme. La mort de Socrate pèse encore sur la conscience du genre humain, et la malédiction des juifs n'a peut-être pas d'autre signification : ils ont crucifié l'homme-parole, voulu tuer Dieu. Les républicains, là-dessus, m'ont toujours révolté. Pendant dix-huit ans, sous Louis-Philippe, de quelles déclamations vertueuses n'a-t-on pas été étourdi ! Qu'est-ce qui a jeté les plus lourds sarcasmes à toute l'école romantique, qui ne réclamait en définitive, comme on dirait maintenant, que le *libre échange* ! Ce qu'il y a de comique ensuite, ce sont les grands mots : « mais que deviendrait la société ? » et les comparaisons : « laissez-vous jouer les enfants avec des armes à feu ? » il semble à ces braves gens que la société tout entière tienne à deux ou trois chevilles

pourries et que, si on les retire, tout va crouler.

Ils la jugent (et cela d'après les vieilles idées) comme un produit factice de l'homme, comme une oeuvre exécutée d'après un plan. De là les récriminations, malédictions et précautions. La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère. Vous apporterez, ô grand homme, un peu de fumier ici, un peu de sang là. Mais la force humaine, une fois que vous serez passé, continuera de s'agiter sans vous. Elle roulera votre souvenir avec toutes ses autres feuilles mortes. Votre coin de culture disparaîtra sous l'herbe, votre peuple sous d'autres invasions, votre religion sous d'autres philosophies et toujours, toujours, hiver, printemps, été, automne, hiver, printemps, sans que les fleurs cessent de pousser et la sève de monter.

C'est pourquoi l' *oncle Tom* me paraît un livre étroit. Il est fait à un point de vue moral et religieux ; il fallait le faire à un point de vue *humain* . Je n'ai pas besoin, pour m'attendrir sur un esclave que l'on torture, que cet esclave soit brave homme, bon père, bon époux et chante des hymnes et lise l'évangile et pardonne à ses bourreaux, ce qui devient du sublime, de l'exception, et dès lors une chose spéciale, fausse. Les qualités de sentiment, et il y en a de grandes dans ce livre, eussent été mieux employées si le but eût été moins restreint. Quand il n'y aura plus d'esclaves en

Amérique, ce roman ne sera pas plus vrai que toutes les anciennes histoires où l'on représentait invariablement les mahométans comme des monstres.

Pas de haine ! Pas de haine ! Et c'est là du reste ce qui fait le succès de ce livre, il est *actuel* . La vérité seule, l'éternel, le beau pur ne passionne pas les masses à ce degré-là. Le parti pris de donner aux noirs le bon côté moral arrive à l'absurde, dans le personnage de Georges par exemple, lequel panse son meurtrier tandis qu'il devrait piétiner dessus, etc., et qui rêve une civilisation nègre, un empire africain, etc. La mort de la jeune Saint–Claire est celle d'une sainte. Pourquoi cela ? Je pleurerais plus si c'était une enfant ordinaire. Le caractère de sa mère est forcé, malgré l'apparente demi–teinte que l'auteur y a mise. Au moment de la mort de sa fille, elle ne doit plus penser à ses migraines. Mais il fallait faire rire le parterre, comme dit Rousseau.

Il y a du reste de jolies choses dans ce livre : le caractère de Halley, la scène entre le sénateur et sa femme Mrs Ophélie, l'intérieur de la maison Legree, une tirade de Miss Cussy, tout cela est bien fait. Puisque Tom est un mystique, je lui aurais voulu plus de lyrisme (il eût été peut-être moins vrai comme nature). Les répétitions des mères avec leurs enfants sont archirépétées ; c'est comme le journal du sieur Saint–Claire qui revient à toute minute. Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps. Est–ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage ? Montrez–le, voilà tout.

C'est là ce qui m'a toujours semblé fort dans le *dernier jour d'un condamné*. Pas une réflexion sur la peine de mort (il est vrai que la préface échigne le livre, si le livre pouvait être échigné). Regarde dans le *marchand de Venise* si l'on déclame contre l'usure. Mais la forme dramatique a cela de bon, elle annule l'auteur. Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocrate.

L'auteur, dans son oeuvre, doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part. L'art étant une seconde nature, le créateur de cette nature—là doit agir par des procédés analogues. Que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée et infinie.

L'effet, pour le spectateur, doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait ?

Doit-on dire, et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi. L'art grec était dans ce principe—là et, pour y arriver plus vite, il choisissait ses personnages dans des conditions sociales exceptionnelles, rois, dieux, demi—dieux. On ne vous intéressait pas avec vous—mêmes ; le divin était le but. Adieu, il est tard. C'est dommage, je suis bien en train de causer. Je t'embrasse mille et mille fois. (...) à toi. Ton G.

à la même.

entièrement inédite. samedi, 1 heure, 11 décembre 1852.

Je commence par te dévorer de baisers, dans la joie qui me transporte. Ta lettre de ce matin m'a enlevé de dessus le coeur un terrible poids. Il était temps. Hier, je n'ai pu travailler de toute la journée... à chaque mouvement que je faisais (ceci est textuel), la cervelle me sautait dans le crâne et j'ai été obligé de me coucher à 11 heures. J'avais la fièvre et un accablement général. Voici trois semaines que je souffrais horriblement d'appréhensions : je ne *dépensais* pas à toi d'une minute, mais d'une façon peu agréable. Oh oui, cette idée me torturait ; j'en ai eu des chandelles devant les yeux deux ou trois fois, jeudi entr'autres. Il faudrait tout un livre pour développer d'une manière compréhensible mon sentiment à cet égard. L'idée de donner le jour à quelqu'un *me fait horreur* . Je me maudirais si j'étais père. Un fils de moi ! Oh non, non, non ! Que toute ma chair périsse et que je ne transmette à personne l'embêtement et les ignominies de l'existence !

J'avais aussi une idée superstitieuse : c'est demain que j'ai 31 ans. Je viens donc de passer cette fatale année de la trentaine qui classe un homme. C'est l'âge où l'on se dessine pour l'avenir, où l'on se range ; on se marie, on prend un métier. à 30 ans il y a peu de gens qui ne deviennent bourgeois.

Or, cette paternité me faisait rentrer dans les conditions ordinaires de la vie. Ma virginité, par rapport au monde, se trouvait anéantie et cela m'enfonçait dans le gouffre des

misères communes. Eh bien, aujourd'hui, la sérénité déborde de moi. Je me sens calme et radieux. Voilà toute ma jeunesse passée sans une tache ni une faiblesse. Depuis mon enfance jusqu'à l'heure présente ce n'est qu'une grande ligne droite. Et comme je n'ai rien sacrifié aux passions, que je n'ai jamais dit : il faut que jeunesse se passe, jeunesse ne se passera pas. Je suis encore tout plein de fraîcheur, comme un printemps. J'ai, en moi, un grand fleuve qui coule, quelque chose qui bouillonne sans cesse et qui ne tarit point. Style et muscles, tout est souple encore et, si les cheveux me tombent du front, je crois que mes plumes n'ont encore rien perdu de leur crinière. Encore un an, ma pauvre chère Louise, ma bonne femme aimée, et nous passerons de longs jours ensemble.

Pourquoi désirais-tu ce lien ? Oh non, tu n'as pas besoin, pour plaire, de rentrer dans les conditions de la femme et je t'aime au contraire parce que tu es très peu une femme, que tu n'en as ni les hypocrisies mondaines, ni la faiblesse de l'esprit. Ne sens-tu pas qu'il y a entre nous deux une attache supérieure à celle de la chair et indépendante même de la tendresse amoureuse ? Ne me gêne rien à ce qui est. On est toujours puni de sortir de sa route. Restons donc dans notre sentier à part, à nous, pour nous. Moins les sentiments tournent au monde et moins ils ont quelque chose de sa fragilité ! Le temps ne fera rien sur mon amour parce que ce n'est pas un amour *comme un amour doit être*, et je vais même te dire un mot qui va te sembler étrange. Il ne me

semble pas que tu sois ma maîtresse. Jamais cette appellation banale ne me vient dans la tête quand je pense à toi. Tu te trouves en moi à une place spéciale et qui n'a été occupée par personne. Toi absente, elle resterait vide, et pourtant ma chair aime la tienne et, quand je me regarde nu, il me semble même que chaque pore de ma peau bâille après la tienne, et avec quelles délices je t'embrasse !

Je ne suis pas en train de causer littérature ; je ne fais que me remettre de ma longue inquiétude et mon coeur se dilate. Je respire, il fait beau, le soleil brille sur la rivière, un brick passe maintenant toutes voiles déployées ; ma fenêtre est ouverte et mon feu brûle.

Adieu, je t'aime plus que jamais et je t'embrasse à t'étouffer, pour mon anniversaire.

Adieu, chère amour, mille tendresses. Encore à toi.

à la même.

Croisset nuit de jeudi, 1 heure 17 décembre 1852.

(...) depuis samedi j'ai travaillé de grand coeur et d'une façon débordante, lyrique. C'est peut-être une atroce ratatouille. Tant pis, ça m'amuse pour le moment, dussé-je plus tard tout effacer, comme cela m'est arrivé maintes fois. Je suis en train d'écrire une visite à une nourrice. On va par

un petit sentier et on revient par un autre. Je marche, comme tu le vois, sur les brisées du *livre posthume* ; mais je crois que le parallèle ne m'écrasera pas. Cela sent un peu mieux la campagne, le fumier et les couchettes que la page de notre ami.

Tous les parisiens voient la nature d'une façon élégiaque et proprette, sans baugée de vaches et sans orties. Ils l'aiment, comme les prisonniers, d'un amour niais et enfantin. Cela se gagne tout jeune sous les arbres des tuileries. Je me rappelle, à ce propos, une cousine de mon père qui, venant une fois (la seule que je l'aie vue) nous faire visite à Deville, humait, s'extasiait, admirait. « oh ! Mon cousin, me dit-elle, faites-moi donc le plaisir de me mettre un peu de fumier dans mon mouchoir de poche ; j'adore cette odeur-là. » mais nous que la campagne a toujours embêtés et qui l'avons toujours vue, comme nous en connaissons d'une façon plus rassise toutes les saveurs et toutes les mélancolies !

C'est bien bon, ce que tu me dis de l'histoire Roger De Beauvoir, l'écharpe passant de la voiture, etc. Oh ! Les *sujets* , comme il y en a !

T'aperçois-tu que je deviens moraliste ! Est-ce un signe de vieillesse ? Mais je tourne certainement à la haute comédie. J'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large ; en attendant, une vieille

idée m'est revenue, à savoir celle de mon *dictionnaire des idées reçues* (sais-tu ce que c'est ?). La préface surtout m'excite fort, et de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerais tout. Ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve. J'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. J'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrance, à fusées. Ainsi, pour la littérature, j'établirais, ce qui serait facile, que le médiocre, étant à la portée de tous, est le seul légitime et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sottise, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but, dirais-je, d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles ; et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait.

On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable* .

Ainsi on trouverait : artistes : sont tous désintéressés.

Langouste : femelle du homard.

France : veut un bras de fer pour être régie.

Bossuet : est l'aigle de Meaux.

Fénelon : est le cygne de Cambrai.

Négresses : sont plus chaudes que les blanches.

érection : ne se dit qu'en parlant des monuments, etc.

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb* . Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent. Quelques articles, du reste, pourraient prêter à des développements splendides, comme ceux de homme, femme, ami, politique, moeurs, magistrat.

On pourrait d'ailleurs, en quelques lignes, faire des types et montrer non seulement ce qu'il faut *dire* , mais ce qu'il faut *paraître* .

J'ai lu ces jours–ci les contes de fées de Perrault ; c'est charmant, charmant. Que dis–tu de cette phrase : « la chambre était si petite que la queue de cette belle robe ne pouvait s'étendre » . Est–ce énorme d'effet, hein ? Et

celle-ci : « il vint des rois de tous les pays ; les uns en chaises à porteurs, d'autres en cabriolets et les plus éloignés montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles » .

Et dire que, tant que les français vivront, Boileau passera pour être un plus grand poète que cet homme-là. Il faut *déguiser la poésie* en France ; on la déteste et, de tous ses écrivains, il n'y a peut-être que Ronsard qui ait été tout simplement un poète, comme on l'était dans l'antiquité et comme on l'est dans les autres pays.

Peut-être les formes plastiques ont-elles été toutes décrites, redites ; c'était la part des premiers. Ce qui nous reste, c'est l'extérieur de l'homme, plus complexe, mais qui échappe bien davantage aux conditions de la *forme* . Aussi je crois que le roman ne fait que de naître, il attend son Homère. Quel homme eût été Balzac, s'il eût su écrire ! Mais il ne lui a manqué que cela. Un artiste, après tout, n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur.

Ah ! Ce qui manque à la société moderne, ce n'est pas un Christ, ni un Washington, ni un Socrate, ni un Voltaire même ; c'est un Aristophane, mais il serait lapidé par le public ; et puis à quoi bon nous inquiéter de tout cela, toujours raisonner, bavarder ? Peignons, peignons, sans faire de théorie, sans nous inquiéter de la composition des couleurs, ni de la dimension de nos toiles, ni de la durée de nos oeuvres.

Il fait maintenant un épouvantable vent, les arbres et la rivière mugissent. J'étais en train, ce soir, d'écrire une scène d'été avec des moucheron, des herbes au soleil, etc. Plus je suis dans un milieu contraire et mieux je vois l'autre. Ce grand vent m'a charmé toute la soirée ; cela berce et étourdit tout ensemble. J'avais les nerfs si vibrants que ma mère, qui est entrée à dix heures dans mon cabinet pour me dire adieu, m'a fait pousser un cri de terreur épouvantable, qui l'a effrayée elle-même. Le coeur m'en a longtemps battu et il m'a fallu un quart d'heure à me remettre. Voilà de mes absorptions, quand je travaille. J'ai senti là, à cette surprise, comme la sensation aiguë d'un coup de poignard qui m'aurait traversé l'âme.

Quelle pauvre machine que la nôtre ! Et tout cela parce que le petit bonhomme était à tourner une phrase ! Edma et Bouilhet s'écrivent toujours ; les lettres sont superbes de *pose* et de *pôhësie* . Lui, ça l'amuse comme tableau ; mais, au fond, il aurait fort envie de faire avec elle un tronçon de chère-lie, comme dit maître Rabelais.

Là-dessus pas un mot ; nous croyons qu'elle se méfie de toi, quoiqu'elle n'ait rien articulé à cet égard.

Leur première entrevue sera farce.

Pioche bien la *paysanne* ; passes-y encore une semaine, ne te dépêche pas, revois tout, épiluche-toi ; apprends à te

critiquer toi-même, ma chère sauvage. Adieu, il est bien tard, mille baisers, porte-toi mieux. à toi cher amour.

à la même.

entièrement inédite. mercredi, 1 heure. 22 décembre 1852.

Je vais aller à Rouen pour ton buvard et je le ferai porter, par le marchand, au chemin de fer.

Ne donne pas *la note* ; ce serait une imprudence inutile, surtout après les avances de R auxquelles tu n'es pas tenue de répondre d'une autre façon ; mais enfin, puisqu'on te laisse tranquille, ne leur donne aucune prise. Suis la maxime d'épictète : « abstiens-toi » et « cache ta vie » . Qu'il ne soit plus question de l'airain, soit. Mais c'est une faute énorme, non de langage, mais de *sens poétique* .

Sois sûre, du reste, que peu de gens la remarqueront.

Bouilhet m'a fait corriger dernièrement cette expression « et dans ce mélange de sentiments où il s'embarrassait » parce qu'on ne s'embarrasse pas dans un liquide. Il faut que les métaphores soient rigoureuses et justes d'un bout à l'autre. Enfin, arrange-toi comme tu l'entends.

Nous t'avons dit, et nous te le répétons, qu'on pouvait faire de la *paysanne* une chose achevée, qu'il y avait là l'étoffe d'un chef-d'oeuvre. Sans doute, publiée telle qu'elle est (ou était), ce sera toujours très remarquable, par fragments surtout.

Mais est-ce qu'il faut s'arrêter dans le mieux ? Et il me semble qu'il y a une moralité de l'esprit consistant à vouloir constamment la perfection. Il ne faut pas te dire : « voilà tout » , parce que les faibles crient à l'orgueil. Mais quand on n'a pas la conviction qu'on peut atteindre au premier rang, on rate le second.

Allons, nom de dieu, relève-toi donc, reprends-moi cette fin à pleins bras et renvoie-nous le tout complet.

Adieu, je t'embrasse, chère sauvage. à toi.

à Louis Bouilhet.

Croisset, 25 décembre 1852.

Je ne sais si tes deux collaborateurs s'en sont doutés, ni si toi-même en as conscience, mais tu as fait sur Mademoiselle Chéron quatre vers sublimes, de génie ! J'en ai été ébloui. Ce billet n'a d'autre but que de t'en faire part. Ta pièce est d'une fantaisie transcendante. Cet amour dans une poitrine maigre, comme un oiseau dans une cage !

Superbe ! Superbe !

Quant à tout le reste de ta bonne, longue et triste lettre, tu es un *couillllon* avec toutes sortes d' *l* mouillés. Mais j'espère, la semaine prochaine, replanter un bâton dans le corps de ton énergie, pour la faire se tenir belle et droite, comme une poupée de Nurenberg.

Sais-tu qu'on vient de découvrir à Madagascar un oiseau gigantesque qu'on appelle l' *épiornis* ?

Tu verras que ce sera le *dinorius* et qu'il aura les ailes rouges.

Fais-moi le plaisir, aussitôt ton arrivée à Rouen, de me faire parvenir un mot qui me dise le jour où je te verrai positivement. Car, de mardi soir à vendredi, j'en serai tellement troublé et impatient que *je n'en vivrai pas* . Tu connais mes manies.

Je vais ce soir dîner chez Achille. Dîner de scheik ! Champagne ! Anniversaire de la naissance de la maîtresse de la maison ! Fête de famille !

Tableau.

Au même.

Cejourd'huy, 26 décembre 1852.

En recepvant, à ce matin, la tant vostre gente épistre, i'ay esté marry, vrayment ; car ès érèbes où pérégrine ma vie songeresse, ces jours dominicaux, par ma soif, sont comme oasis libyques où ie me rafraischys à vostre ombraige et en suis—ie demouré mécanique toute la vesprée, ie vous assure. Oyez pourtant. Par affinité d'esperits animaulx et secrète coniunction d'humeurs absconses, ie me suys treuvé estre ceste septmaine hallebrené de mesme fascherie, à la teste aussy, au dedans, voyre ; pour ce que toutes sortes grouillantes de papulles, acmyes, phurunques et carbons (allégories innombrables et métaphores incongrues, ie veux dire) tousiours pousoyent emmy mes phrases, contaminant par leur luxuriance intempestive, la nice contexture d'icelles ; ou mieux, comme il advint à Lucius Cornelius Sylla, dictateur romain, des poulx et vermine qui issoyent de son derme à si grand foyson que quant et quant qu'il en escharbouylloit, plus en venoyt, et estoyt proprement comme ung pourceau et verrat leperoseux, tousiours engendrant corruption de soy—même, et si en mourut finalement.

Ains vous, tant docte scripteur, qui d'un font caballin espanchez à goulot mirifique vos ondes susurantes, de ce souci ne vous poinctant, ceste tant robuste pucelle qui ha nom muse, comme bon compaignon et paillard lyrique que estes, tousiours la tabourinez avec engin roide, tousiours la

hacquebutez, la gitonnez, la biscotez, la glossotez, par devant, par derrière, en tous accoutremens et langaiges, à la francoyse, à la sinnoyse, à la latine, à l'alexandrine, à la saphique, à l'adonique, à la dithyrambique, à la persique, à l'égyptiacque, en cornette, en camail, sur le coing d'ung tonneau, sur les fleurs d'ung pré, sur les coquilles du rivaige, en plain amphithéâtre ou en camère privée, brief en toutes postures et occasions.

Je me suys bien délecté ce jourd'huy à vos distiques catulliens. Je vouldroys en faire tels, si pouvois, ie le dys. Comme Julius Caesar Scaliger (ung consommé ès lettres anctiques, cestuy-là) qui souloyt répéter par enthousiasme, luy plus aimer avoir faict l'ode melpomènéenne du bon Flaccus que estre roy d'Arragon (ce est une province de Hespaigne, delà les monts Pyrénéans, près Bagnères en Bigorre, où vérolés vont prendre bains pour eux guarryr ; allez, si en estes), i'ay donc curiosité véhémence de voir du tout finy votre carmen fossiléen qui estalera la pourtraicture des antiques périodes de la terre et chaos (y devoit estre un aage à rire, par la confusion qu'y estoit) et ie cuyde desia, par le loppin que i'en connoys, que sera viande de mardy-gras, régallade de monseigneur, et y fauldra estre moult riche en entendement poétique, pour en guster à lourdoys la souëve saveur, comme de Chalibon de Assyrie, de Johannisberg de Germanie, de Chiras ès mers indiques, que magnats seuls hument quand ils veulent entregaudyr aux grandes festes et esbattements dépenciers.

Ains n'avez–vous paour, amy, que tousiours couché comme ung veau et roulant la vastitude de ces choses en la sphéricité de vostre entendement, elles ne cataglyptent une façon de microsme en votre personne et ne vous appréhendent vous–même ?

Ce advient aux femmes engroissées, vous savez, qui appètent mangier un connil, ie suppose ; à leur fruict qu'elles font poussent des oreilles de connil sur l'estomach ; ou comme enfantelets qui cogitant, dans leur bers, eux pysser contre un mur, compyssent de vray leurs linceuls ; tant le cerveau ha force, ie vous dys, et met tous atosmes en branle ! Adonc, vos roignons deviendroyent rochiers et les poils du cul palmiers, et la semence demeurant stagnante ès vases spermatiques (comme laictages, l'été, dans les jarres d'argile) se tourneroit en crème, et bientôt en beurre, voyre bitume plustôt, ou lave volcanique dont on feroyt après des pumices, pour bellement polir les marbres des palais et sépulchres. Lors, mousse croystroit au fondement (lequel tousiours est eschauffé par vents tiédis comme ès régions équatoriales), fange serait ès dents, or en aureilles, nacres ès ongles, fucus sur la merde et uystres à l'escalle dans le gozier ; yeux agrandis et tousiours stillants en place seroient comme des lunes mortes, et perpétuelle exhalaëson poëtique, comme l'on voit de l'Etna en Sicile, issoyroit de votre bouche ! Voyageurs lors viendroyent par milliers specter ce poëte–nature, cet homme–monde et ce rapporteroit moult argent au portier.

Je m'esgare, ie croys, et mon devis sent la phrénésie delphique et transport hyperbolique. Si pourtant ne vay–ie tourner mon style, car vous sais–ie compaignon aymant aulcune phantaisie et phantastiquerie, et conchiez de dédain et contemnation (ès continents apolloniques) ces tant coincts jardinets, à ifs taillés et gazons courts, où l'on n'a place pour ses coudes ne ombre pour sa teste. Ains dilectez contrairement les horrificques forêts caverneuses et spelunqueuses, avec grands chênes, larges courants d'aër embalsamés, fleurs coulourés, ombres flottantes, et tousiours, au loing, quelque hurlement mélancholique, en le dessous des feuilles, comme d'un loup affamé ; et déjà, delà, esbattements spittacéens sur les hautes branches, et singes à queue recourbe, claquant des badigoinces et montrant leur cul.

Or donc, puisque n'avons jà bronché (estant ferrés à glace, ie suppose) ni jà courbé nostre eschine sous le linteau d'aulcune boutique, ecclise, confrayrie, servition quelconque, guardons (ce est mon souhait de nouvel an pour tous deux) ceste sempiternelle superbe amour de beaulté, et soyons, de par toute la bande des grands que ie invoque, ainsy tousiours labourant, tousiours barytonnant, tousiours rythmant, tousiours calophonisant et nous chéryssant.

à dieu, mon bon, adieu mon peton, adieu mon couillon (gausche).

Gustavus Flaubertus, bourgeoisophobus.

à Louise Colet.

Croisset lundi, 5 heures 27 décembre 1852.

Je suis, dans ce moment, comme tout épouvanté, et si je t'écris c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Je ne sais si tu vas me comprendre, mais c'est bien drôle. As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert* ? Je viens de l'achever il y a cinq minutes ; il me foudroie. C'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles. Cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred. J'ai trouvé là de *nos* phrases (dans le temps) presque textuelles : les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avons, ou analogues.

Il y a une histoire de manuscrit dérobé par les camarades et avec des réflexions du maître d'études *qui m'est arrivée*, etc., etc. Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan), où un homme, à force de penser, arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît, pour tirer la conclusion (idéale, absolue) des prémisses (mondaines, tangibles) ? Eh bien, cette idée est là indiquée, et tout ce roman de *Louis Lambert* en est la préface. à la fin le héros veut se châtrer,

par une espèce de manie mystique. J'ai eu, au milieu de mes ennuis de Paris, à dix-neuf ans, cette envie (je te montrerai dans la rue vivienne une boutique devant laquelle je me suis arrêté un soir, pris par cette idée avec une intensité impérieuse), alors que je suis resté deux ans entiers sans voir de femme. (l'année dernière, lorsque je vous parlais de l'idée d'entrer dans un couvent, c'était mon vieux levain qui me remontait.) il arrive un moment où *l'on a besoin de se faire souffrir*, de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage, tant elle vous semble hideuse.

Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique. Ajoute à cela mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images. L'élément psychique alors saute par-dessus moi, et la conscience disparaît avec le sentiment de la vie. Je suis sûr que je sais ce que c'est que mourir. J'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait, comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée. Ce diable de livre m'a fait rêver Alfred toute la nuit. à neuf heures je me suis réveillé et rendormi. Alors j'ai rêvé le château de la Roche-Guyon ; il se trouvait situé derrière Croisset, et je m'étonnais de m'en apercevoir pour la première fois. On m'a réveillé en m'apportant ta lettre. Est-ce cette lettre, cheminant dans la boîte du facteur sur la route, qui m'envoyait de loin l'idée de la Roche-Guyon ? Tu venais à moi sur elle. Est-ce *Louis Lambert* qui a appelé Alfred cette nuit (il y a huit mois j'ai rêvé des lions et, au moment où je

les rêvais, un bateau portant une ménagerie passait sous mes fenêtres). Oh ! Comme on se sent près de la folie quelquefois, moi surtout ! Tu sais mon influence sur les fous et comme ils m'aiment ! Je t'assure que j'ai peur maintenant. Pourtant, en me mettant à ma table pour t'écrire, la vue du papier blanc m'a calmé. Depuis un mois, du reste, depuis le jour du débarquement, je suis dans un singulier état d'exaltation ou plutôt de vibration. à la moindre idée qui va me venir, j'éprouve quelque chose de cet effet singulier que l'on ressent aux ongles en passant auprès d'une harpe.

Quel sacré livre ! Il me fait mal ; comme je le sens !

Autre rapprochement : ma mère m'a montré (elle l'a découvert hier) dans le *médecin de campagne* de Balzac, une *même scène* de ma *Bovary* : une visite chez une nourrice (je n'avais jamais lu ce livre, pas plus que *Louis Lambert*). Ce sont *mêmes détails*, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter. Si Du Camp savait tout cela, il dirait que je me compare à Balzac, comme à Goethe. Autrefois, j'étais ennuyé des gens qui trouvaient que je ressemblais à m un tel, à m un tel, etc. ; maintenant c'est pis, c'est mon âme. Je la retrouve partout, tout me la renvoie. Pourquoi donc ?

Louis Lambert commence, comme *Bovary*, par une entrée au collège, et il y a une phrase qui *est la même* : c'est

là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *livre posthume* !

Bouilhet n'est pas venu hier. Il est resté couché avec un clou et m'a envoyé à ce sujet une pièce de vers latins charmante ; à quoi j'ai répondu par une lettre en langage du **XVIe** siècle, dont je suis assez content.

Il m'est égal que Hugo m'envoie tes lettres, si elles viennent de Londres ; mais de Jersey ce serait peut-être trop clair. Je te recommande encore une fois de ne pas envoyer de note écrite. Je garde ta lettre pour la montrer à Bouilhet dimanche, si tu le permets. Lis-tu enfin l' *âne d'or* ? à la fin de cette semaine je t'écrirai en te donnant la réponse des variantes que tu me soumets pour la *paysanne* . Bon courage, pauvre chère muse. Je crois que ma *Bovary* va aller ; mais je suis gêné par le sens métaphorique qui décidément me domine trop.

Je suis dévoré de comparaisons, comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser ; mes phrases en grouillent. Adieu, je t'embrasse bien tendrement. à toi, mille bons baisers.

à la même.

entièrement inédite. mercredi, 3 heures. 29 décembre 1852.

Ah ! Enfin ! Voilà ta *paysanne bonne* ; sois–en sûre. J'avais bien raison d'être sévère, j'étais convaincu que tu y arriverais. C'est maintenant irréprochable de dessin et virilement mené. (je *me* représente **M De** Fontanes, et toi Chateaubriand lors de la confection du discours du père Aubry ; mais nous y arriverons aussi, chère muse). Il ne me reste plus que quelques critiques de détail et, je t'en conjure, fais–les, ne laisse rien passer ; ce sera une oeuvre. Rappelle–toi toujours ce grand mot de Vauvenargues « la correction est le vernis des maîtres » . Mais avant d'aller plus loin, que je t'embrasse bien fort. Je suis bien content.

Tout ce début est excellent ; les chiens au mistral, magnifique ; le fanal, les hommes, etc., mais la confection de l'huile est trop longue, trop didactique. Quand nous allons venir aux petits détails, je te dirai où il faudrait l'arrêter.

L'invocation au moulin, charmante ; la description de Jean, bonne, mais gâtée par un tronçon de lyrisme intempestif et qui coupe l'action ou, plutôt, la narration. Quelques petites longueurs encore vers la fin de ce mouvement. L'épidémie et l'occasion de le faire fossoyeur, bonnes sauf quelques expressions. La fin, parfaite ou à peu de choses près. Venons maintenant à la critique de mots et je vais être, selon ma coutume, impitoyable. Cela me réussit trop bien pour que je change de système. Sais–tu que tu me donnes de l'orgueil, pauvre coeur aimé, en te voyant d'après mes conseils faire de belles choses. Voyons, travaillons et

pas de tendresse. J'ai envoyé promener le grec pour être tout à toi cet après–midi.

1, 2–il faut choisir. C'est trop de deux *sur* .

C'est peut–être le premier qui est à enlever ?

sur la paroi du fond est, peut–être, un peu commun ?
Vois ; en tout cas ces deux *sur* font un mauvais effet, rapprochés.

3–charmant, charmant.

4– à *la forte* ; dans le vers précédent, *au cylindre de pierre* . Ces répétitions donnent toujours l'air mal écrit et c'est ici que commencent les longueurs.

Cette description fort bien faite d'ailleurs, si ce n'est le dernier vers qui est dur et lourd.

« *aux visiteurs, etc.* » est didactique en diable ; on voit que l'auteur a voulu nous apprendre comment on faisait *l'huile d'olive* . Il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête. Pourtant comme il y a dedans d'excellents vers–images, tâche de les conserver (je vais les marquer par des lettres) en resserrant tout ; et n'aie souci, dans ce travail, de la vérité chronologique de la fabrication. Saute sur des détails, peu importe. Le lecteur ici ne te demande pas d'être exact. Les

lacunes de faits lui sont indifférentes. C'est trop long, pour sûr. On ne sait où tu veux en venir et ton mouvement lyrique « *ô moulin* » est d'ailleurs une description en soi et c'est là ce qu'il a de bon.

5–flamme *de* tes grands feux *de* branches d'olivier ; des régimes qui se régissent, mauvais et lent. (si tu savais en ce moment le mal que j'ai pour arranger cette phrase : la vignette d' *un* prospectus *de* parfumerie !) 6–trop de *leurs* ; choisis la place pour mettre des *le* ou des *un* .

7–bon vers ; mais il y a là une chute dont je ne me rends pas compte, et comme un trou où l'on tombe. Cela vient-il de la rime à épauvette (peu bonne d'ailleurs) qui est trop haut, ou de ce que la description s'arrête court sur un petit détail ? Mais il y a certainement là une défectuosité quelconque. C'est délicat, mais ça est.

8–il est si las qu'il tombe de faiblesse, banal. Du reste ce *il* entre les deux *on* est bien lent de coupe. De ces quatre vers n 8, il faut tâcher de lier *d'avantage* les deux premiers.

9–Jean n'avait pas péri dans Sarragosse ; c'est évident, puisque nous le voyons là (on n'y pense plus à Sarragosse, sois–en sûre), et ce vers fait presque rire par sa naïveté. Et puis qu'est–ce que c'est que ce commencement de mouvement lyrique qui n'aboutit à rien ? Dans le premier manuscrit au moins il avait une suite et ça se comprenait.

Fais–en le sacrifice complet, crois–moi, et vois avec quelle ampleur ton récit reprendrait si tu arriverais de suite, beaucoup plus bas ainsi... « *qui reconnaît Jean ? Il revenait du fond de la Russie* » et, au lieu du mouvement lyrique « revoir, etc. » , je parlerais de son voyage, couchant dans les granges, marchant, passant parmi des populations qu'il ne comprend pas. Quelque chose d'assez funèbre, cette marche sur les steppes neigeuses, avec le soleil de Provence dans le coeur. Une analyse donc et non pas un mouvement ; mais pas bien long et j'arriverais à (10) « *il arriva* » .

11–le terme d'un voyage qui voit un vieillard, tournure trop *pohétique* et recherchée.

12–bon ; mais prends garde, tu as plusieurs de ces *comme* , ainsi employés après un verbe.

13– *plus un ami, plus un toit familier ; pas de toit familier ?* Pour éviter la répétition de mots.

Celle d'idée et de coupe subsisterait ; ainsi c'est ne rien retirer.

14–il *erre* , détestable ; les quatre vers qui suivent, vulgaires d'expression. *un peu de bon tabac ; le vieux grognard conduire le bétail ; nous avons troupiers plus haut, c'est bien assez.*

Il faut être délicat en tout.

15–bon.

16–tout *ce* hameau, tout *le* hameau.

17– *morne*, mauvais.

18–au lieu de *suc* , je mettrais : le vin manquait aux grappes de la vigne ? ?

Ce serait peut-être outré de poésie, mais à coup sûr moins sec. Ne dit-on pas du reste : du vin en pilules ?

19–ceci rentre dans mon domaine et M Homais, pharmacien à Yonville–l'abbaye, ne dirait pas mieux. Ce n'est pas la peine d'être poète pour parler le langage d'un donneur de lavements.

20–pompeux, voltairien et qui ferait claquer d'applaudissements une salle de spectacle.

C'est un vers de tragédie parmi de bons vers de poésie. Retranche–moi donc ce canton–là, où la vie n'est pas.

21– *pauvre engeance*, atroce.

22—quel dommage qu'on ne puisse mettre l'avaient rompu à ce sombre métier en tout cas il faut un plus—que—parfait. Le présent, qui revient là pour un vers, ralentit, puisque le commencement de la phrase est à l'imparfait. De même qu'il faut enlever *Jean* , mot dit plus haut, « *Jean vint s'offrir* » . Ces répétitions du sujet par le même mot alanguissent le style.

23—ce *comme* là, dont je comprends l'intention, *est lourd* néanmoins. Si tu pouvais mettre quelque chose qui brille, exprimer un éclat quelconque en rapport avec luire. Tout ce qui suit est bon.

Ainsi, il n'y a donc d'important que l' *exposition narrative* du voyage de Jean, avec ce qu'il *pensait* pendant ce voyage, et tu arrives naturellement (passant du désir à la réalisation) à son arrivée.

Arrange—donc bien la mort de Jeanneton.

Refais toutes les corrections indiquées précédemment et celles—ci, et renvoie—nous un manuscrit bien lisible. Il est probable que nous y trouverons encore à redire, mais ce sera la dernière revision. Tu auras au moins une bonne chose, une oeuvre écrite et émouvante, durable et *tienne* . Ce conte est d'une originalité saisissante. Je le crois destiné à un succès populaire et artistique ; il a les deux côtés. Patience donc, patience et espoir !

Qu'importent nos ennuis, nos défaillances, la lenteur d'exécution et le dégoût de l'oeuvre ensuite, si nous sommes toujours en progrès ! Si nous montons, qu'importe le but ! Si nous galopons, qu'importe l'auberge ! Ce perpétuel malaise n'est-il pas une garantie de délicatesse, une preuve de foi !

Quand on a seulement exécuté la *moitié* de son idéal, on a fait du beau, pour les autres du moins, si ce n'est pour soi-même.

Nous ne nous verrons pas, ma pauvre chérie, avant la fin de janvier au plus tôt : ma *Bovary* va si lentement ! Je ne fais pas quatre pages dans la semaine et j'ai encore du chemin avant d'arriver au point que je me suis fixé, quoique j'anticipe toujours dessus. Ainsi j'en suis maintenant à l'endroit que je m'étais fixé au mois d'août pour notre première rencontre, qui a eu lieu au mois de novembre. Vois ! Et je veux pourtant avancer et ne pas encore y passer tout l'hiver prochain. Quelles pyramides à remuer, pour moi, qu'un livre de 500 pages !

Adieu, bon courage, je t'embrasse avec toutes mes tendresses.

Ton Gustave.

Table des matières

[1852 T 3](#)

Edition Deluxe

Les conversions ont été effectuées depuis des sources propres et standards en xhtml/xml

Elle utilisent des meta tags pour l'identification du contenu et d'autres données

Le maximum de ressources disponibles sont utilisées pour offrir au lecteur l'expérience de lecture la plus agréable possible.

Des détails supplémentaires sont disponibles sur le site eBooksLib.com

Toutes suggestions en vue d'améliorer ces éditions sont les bienvenues.

L'équipe ebookslib.com.

©2001–2 eBooksLib.com

Version électronique

eBooksLib.com

Mise en page effectuée par *NoPapers.org*

Avril–2002